

**JOURNAL
HELVÉTIQUE,**

OU

ANNALES LITTÉRAIRES

ET POLITIQUES

DE l'Europe, & principalement de la Suisse.

DÉDIÉ AU ROI.

... Profit nostris in montibus ortum.
Enéide, liv. IX.

JANVIER 1782.



A NEUCHÂTEL,

De l'Imprimerie de la Société Typographique;

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
589922 A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1932 L



JOURNAL DE NEUCHÂTEL.

Histoire des découvertes, &c. Troisième Extraite.

DES KALMOUCKS.

ON a confondu mal-à-propos les Kalmoucks avec les Tartares. Il n'y a presque entre ces deux peuplades qu'un seul trait de ressemblance, la vie pastorale.

Les Kalmoucks sont de race Mongole : le grand Tschingis (a) parvint à réunir cette horde avec celle des Mongoles proprement dits, dont il était le chef. Mais bientôt ils se séparèrent de nouveau.

A force de mélange, les nations Européennes n'ont presque plus rien de caractéristique dans les traits du visage. Les peuples Asiatiques au contraire, se mêlant très-peu par des mariages, conservent une physionomie nationale. Celle des Kalmoucks & des autres Mongoles est sur-tout frappante : elle forme

(a) Nous disons *Mogols* & *Gengis-kan*; & nous faisons *Gengis-kan* chef des Tartares, qu'il subjuguâ à la tête de ses Mongoles. Voilà bien des erreurs.

dans l'espece humaine une variété presqu'aussi marquée que la race des negres.

Tête & visage ronds ; nez camus & écrasé vers le front ; énormes oreilles , bien détachées de la tête ; os de la joue saillans ; menton court , grosses levres charnues , des yeux , dont le grand angle peu ouvert & charnu descend vers le nez ; prunelles fort brunes ; sourcils peu garnis , formant un arc très-rabaissé , noirs , ainsi que les cheveux ; dents très-blanches & qui se conservent très-bien ; taille courte & ramassée. Rassemblez tous ces traits , & dites-moi si vous concevez qu'il y ait des beautés kalmouques assez séduisantes pour s'attirer des adorateurs dans celles de nos villes d'Europe où l'on a le goût le plus difficile. J'ai peine à en croire M. Pallas. Que les Kalmoucks ne soient point aussi difformes qu'on le dit ; que leur physionomie ait quelque chose de franc & d'ouvert , de calme , de sociable : on peut le croire... Mais la beauté ! une beauté à notre gré... car pour eux , on pense bien qu'ils en jugent tout autrement que nous , & que la plus grosse levre leur paraît le plus amoureusement belle.

Au reste , les hommes ont quelques désagrémens qui leur sont particuliers : une barbe clair-semée & chétive ; les jambes arquées par l'habitude d'aller à califourchon dans l'enfance , & ensuite de voyager à cheval ; une couleur brun-jaunâtre , due au soleil & à l'atmosphère enfumée des huttes , où les enfans

mâles sont absolument nus, où les hommes faits, pour peu que le froid soit tolérable, sont nus jusqu'à la ceinture. Les femmes sont souvent très-blanches.

L'opulence, une nourriture abondante & une vie oisive ne donnent jamais aux riches Kalmoucks cet excessif embonpoint assez connu parmi les Tartares & les autres peuples nomades.

Notons aussi que du mélange du sang russe & tartare avec le sang kalmouck & mongole il se forme de très-beaux enfans. Nouvelle raison de croire, avec M. de Buffon, à l'utilité du croisement des races.

Les Kalmoucks ne le cèdent point aux peuples chasseurs & sauvages pour la finesse des sens. Au milieu d'une plaine immense & très-plate, couverte de vapeurs qui obscurcissent l'air, ils découvrent de très-loin la poussière que fait lever un animal : couchés ventre à terre, l'oreille appliquée sur le gazon, ils distinguent à une distance prodigieuse le bruit de ses pas : la fumée d'un feu lointain frappe leur odorat ; à l'entrée d'un terrier, l'odeur seule les avertit de la présence ou de l'absence de l'animal.

Venons à leur caractère moral. On leur reproche la légèreté, l'incurie, une subtilité dont ils abusent, une mal-propreté dégoûtante, de la crédulité & de la méfiance, (défauts qui, bien qu'incompatibles en apparence, se trouvent presque toujours ensemble)

un penchant décidé pour les femmes & le vin : voilà leurs vices. Voici leurs vertus.

Moins paresseux que la plupart des peuples nomades, modérés dans le dormir, se couchant tard & se levant avec le soleil, ils croiraient se déshonorer en se livrant au sommeil pendant le jour, à moins que l'ivresse ne les-y force. Naturellement vifs & officieux, ils sont laborieux quand il le faut. Leurs femmes sont des ménagères infatigables : le jour même qu'elles ont accouché, elles vaquent à leurs occupations ordinaires, en fumant gaiement leur pipe; & si la troupe est en marche, elles la suivent à cheval, tenant leur enfant dans leurs bras. (a) Cette activité les rend un butin d'autant plus précieux pour les pillards Kirgisiens, qui sont fort empressés à les enlever.

M. Pallas trouve aux Kalmoucks beaucoup de bon sens naturel, de sagacité, de mémoire. S'ils étoient moins pétulans, ils feraient, selon lui, très-bons à instruire & à civiliser : d'ailleurs leur genre de vie s'y oppose.

Ils ont une forte de curiosité, où le philosophe

(a) On fait qu'il en est de même de plusieurs autres femmes sauvages : des femmes de soldats suivent la troupe à pied, portant leurs enfans le jour même de leur accouchement. Le rédacteur croit pouvoir inférer de là, qu'une femme active, laborieuse & sobre s'endurcit à la fatigue encore mieux qu'un homme : observation intéressante & vraie.

Russe croit voir un mélange de bienveillance , mais où son traducteur , & à ce qu'il me semble avec plus de raison , ne voit absolument que de la curiosité ; sentiment naturel à des peuples pasteurs & errans , qu'il a lui-même eu lieu d'observer chez les pâtres de la Corse. D'aussi loin qu'ils apperçoivent une troupe , ou seulement un voyageur , ils l'appellent par des signes , & regardent pour ennemi , & souvent poursuivent comme tel , quiconque ne se rend pas à cette invitation. Pour s'aborder l'un l'autre & s'informer de leur voyage , deux Kalmoucks feront sans regret un très-long détour. N'est - ce pas plutôt inquiétude qu'affabilité ?

Au reste , ils sont sociables , ils sont officieux. Semblables à ces anciens Germains , dont Tacite a décrit les mœurs , ils aiment à faire des présens & à en recevoir. Ils ne sont point ingrats : une bagatelle donnée vous vaudra mille services de leur part. Ils ne sont point orgueilleux : parmi eux le riche oisif ne méprise pas même ses cliens. Quoique coleres & indépendans , ils querellent assez peu , en viennent très-rarement aux coups , ne commettent presque jamais de meurtre. (a) Boivent - ils ensemble ? souvent ils passent la moitié du jour à cet amusement ,

(a) Ils craignent même de tuer un animal , parce qu'ils croient à la métempsychose. L'horreur qu'ils ont pour le meurtre paraît être l'effet de la morale de leur religion.

mais presque en silence, & du moins toujours en paix : ils ne sont point comme ces barbares dont parle Horace, qui ensanglantaient la table du festin, & combattaient avec la coupe consacrée à la joie.

L'hospitalité est en honneur parmi les Kalmoucks ; qui souvent dans leurs courses en éprouvent le besoin & en ressentent les bienfaits. Sans elle, comment voyager dans les déserts ? (a)

Une autre bonne & heureuse qualité de nos Kalmoucks, c'est un enjouement que la misère même ne détruit pas, & qu'ils doivent vraisemblablement en grande partie à la manière dont ils vivent. L'air libre, l'exercice, le changement de lieu continu, une nourriture uniforme & simple, l'exemption de soucis & de travaux pénibles : voilà sans doute un régime bien propre à entretenir la santé & la bonne humeur, sa compagne, jusqu'à l'âge le plus avancé.

La mendicité est un métier triste : un Kalmouck ne peut s'y résoudre ; il préfère le vol & même le travail.

A propos de vol, M. Pallas qui est disposé à juger favorablement des Kalmoucks, entreprend de les excuser à cet égard. Ils dérobent, mais ce n'est guère

(a) En général, les Kalmoucks sont portés à donner & à faire part de leurs biens ; j'entends de ceux qui sont un objet de consommation journalière. Ce sentiment est dans la nature. . . Mais ils sont si communicatifs qu'ils abandonnent volontiers leurs femmes à leurs connaissances. C'est pousser un peu loin l'hospitalité.

que par haine ou par vengeance ; mais dérober à un hôte leur paraîtrait le comble de l'infamie ; mais ils préfèrent la ruse à la violence ; mais (remarquez bien) ceux qui vivent auprès des princes , & après eux les prêtres , font voir le plus d'astuce & de cupidité , *tandis que le bas peuple , satisfait des douceurs de la vie pastorale , coule ses jours dans une innocente simplicité , & ne dérobe que quand la nécessité l'y réduit.*

La subordination , qui semble s'enfuir de notre Europe à mesure qu'elle se civilise & s'éclaire , regne parmi cette horde errante & sauvage. Soumis à l'autorité illimitée d'un souverain héréditaire , ils le respectent , ils lui obéissent , ils lui sont fideles , & endurent patiemment l'oppression. C'est peut-être le seul peuple nomade qui n'ait jamais connu ni désiré l'indépendance , qui ne se souvienne pas même d'un tems où il ait été libre.

Les prêtres sont aussi aveuglément vénérés par le peuple : les vieillards le sont par les jeunes gens , qui s'empressent de les décharger de tout soin pénible , & ont de la déférence pour leurs ordres.

En voilà assez sur le caractère des Kalmoucks. Leur habillement n'a rien de bien remarquable. Celui des hommes est presque absolument le même que celui des femmes : mais au sortir de l'état de nature , cette ressemblance dans les vêtemens des deux sexes n'est pas sujette aux mêmes inconvéniens que chez les peu-

ples civilisés : là , comme ailleurs , les femmes se parent , se fardent , & chargent de pendans leurs énormes oreilles , dont un bonnet fait retomber la partie supérieure , & s'exercent à tresser , à arranger artificiellement à leur manière une chevelure entretenue avec soin. La plupart des hommes se rasent la tête.

Les huttes des Kalmoucks sont construites avec beaucoup d'art : elles réunissent tous les avantages ; assez légères pour pouvoir être transportées sans trop de difficulté , puisque deux bœufs ou un chameau suffisent pour cela ; elles sont cependant assez spacieuses pour qu'on y soit commodément , assez solides pour résister aux pluies & aux tempêtes les plus violentes , assez durables pour servir pendant plusieurs années ; très-fraîches en été , & , ce qui paraît extraordinaire , passablement chaudes en hiver.

Imaginez une espèce de grillage d'osier , dont les mailles peuvent s'élargir & se resserrer à volonté : on en dispose circulairement les différentes pièces , qu'on attache les unes aux autres avec des cordes de crin ou des fangles de laine : une large & forte fangle embrasse encore tout le mobile édifice. Au-dessus de cette enceinte s'élève un toit en entonnoir , qui sert aussi de cheminée. Tout cela n'est que la carcasse du bâtiment. Quand elle est construite , on place tout à l'entour des feutres qui servent de murailles , & qu'on assujettit avec une bonne corde : le toit est recouvert d'un double manteau de feutre , aussi entouré de

cordes qu'on attache fortement à la corde qui embrasse la muraille : l'ouverture même qui donne passage à la fumée , a son couvercle de feutre qui peut s'abaisser ; & voilà la hutte bien fermée , impénétrable à la pluie , & son habitant à l'abri des injures du tems. L'été , pour respirer à son aise le frais , il ne fait qu'enlever ses feutres , plus commodes en cela que les murs qui forment l'enceinte de nos maisons.

Telle est chez les Kalmoucks la demeure du pauvre & du riche , du prince même. Ceux-ci se logent plus au large , peignent leurs osiers , épaisissent leurs murs , ont double feutre , & quelquefois des nattes de paille ou de jonc , se meublent un peu mieux , & c'est tout : leur luxe ne va pas plus loin. Ils n'ont garde de se rapprocher de notre manière de bâtir : car l'air renfermé qu'on respire dans nos maisons leur est insupportable ; ils ne sauraient y vivre : pour eux , ce seraient des prisons. Le Kalmouck , sous sa hutte portative & légère , n'a pas la sottise de nous envier nos superbes palais.

Venons à leurs richesses. Elles consistent en bétail.

(a) On peut vivre de ses rentes , quand on possède

(a) Le genre & la nature de la richesse influent beaucoup , si je ne me trompe , sur le caractère du riche. Je croirais , par exemple , que la richesse en bétail est de toutes la moins propre à enfler le cœur ; qu'autre est le riche en terres , autre le riche en argent , autre le riche en papiers , & autre encore le riche en rentes viagères. . . Ai-je bien vu ?

dix vaches avec un taureau, & huit jumens avec un étalon. Quant aux riches, ils comptent quelquefois leurs vaches, leurs moutons, leurs chevaux par centaines & par milliers; & eux seuls ont des chameaux.

On ne lit point ici fans quelque surprise combien le chameau, *fils du désert*, qui semble fait pour supporter la fatigue, est un animal délicat. Il faut toujours le garder contre les loups, dont, nonobstant sa taille avantageuse, il ne fait point se défendre: l'hiver, il exige les plus grands soins; & souvent, malgré ces soins, le froid ou l'humidité de la saison lui cause une consommation dont il périt au bout de six mois. Un coup léger, la moindre blessure, la piquure d'un insecte venimeux, ou même les petits insectes qu'ils avalent avec l'eau qu'ils boivent, avec les feuilles qu'ils mangent, tout cela peut leur devenir funeste. D'ailleurs, ils multiplient très-lentement & très-difficilement: le tems du rut les amaigrit, comme tous les autres animaux, leurs bosses flasques & pendantes ne sont plus alors que des lambeaux de chair velue: les mâles se battent entr'eux, se mordent en furieux dans les bosses, cherchent, comme des lutteurs, à se terrasser l'un l'autre avec les pieds de devant, & le vaincu est impitoyablement foulé aux pieds par le vainqueur. Ce qu'il y a encore de bien plus étrange, c'est qu'ils ont besoin de l'aide de l'homme pour s'accoupler. Au reste, les pâturages des steppes couvertes de plantes salines leur con-

viennent fort : leur lait gras & huileux y prend un goût salé, qui fait que les Kalmoucks aiment beaucoup à le mêler avec le thé ; (car les Kalmoucks sont grands buveurs de thé) leur sueur même laisse sur leur peau un léger enduit de sel , & les moutons s'attroupent autour d'eux pour le lécher. Mais, comme nous l'avons dit, c'est un luxe que d'avoir des chameaux.

On a des vaches & des jumens, & on ne les traite que quand elles allaitent ; & alors même elles donnent assez peu de lait, les jumens cependant plus que les vaches. On laisse aigrir le lait de jument, & il prend un goût vineux, qui le rend un breuvage sain, rafraîchissant, beaucoup plus agréable que le lait de vache ; si l'on en boit avec excès, il enivre. On traite fort rarement les brebis. (a)

De toute espèce de lait les Kalmoucks savent tirer une eau-de-vie qu'on a vainement essayé d'imiter en Europe, parce qu'on n'a pas imité la mal-propreté des Kalmoucks. Le lait se met chez eux dans des vases qu'on ne rince jamais, où il y a toujours un reste de vieux lait aigri, d'où s'exhale une odeur empestée, mais où la fermentation se fait à merveille.

(a) Vous dirai-je de quel artifice on fait usage avec la vache indocile & capricieuse, qui refuse opiniâtrément son lait ? . . . On lui enfonce dans le derrière un bouchon de bois bien lisse, bien arrondi ; & les efforts qu'elle fait pour se débarrasser du bouchon, la contraignent malgré elle à donner son lait.

On a des moutons à laine grossière, bonne seulement à faire des feutres ; à larges queues chargées de graisse, dont on vend le suif. Il en meurt beaucoup l'hiver, & plus encore d'agneaux précoces, dont les peaux, avec celles des agneaux morts dans le ventre de leur mere, font des fourrures très-belles & très-recherchées.

Les chevres sont en très-petit nombre.

Un Kalmouck vit de son troupeau. Il en tire le lait & l'eau-de-vie qu'il boit ; le beurre, le fromage, & la viande dont il se nourrit ; les cuirs, les matelas, les sangles, les cordes, les feutres, dont il a besoin pour se loger ; les fourrures dont il s'habille. Des nerfs, il fait la corde de son arc ; ou les desséchant, il les sépare en longs filamens qui lui servent à coudre ses vêtemens. Il n'a souvent d'autre feu pour réchauffer sa hutte & cuire ses alimens, que le feu qu'il fait avec le fumier. Et s'il veut se procurer du thé, du tabac, quelque meuble, il ne peut le faire qu'en l'échangeant contre du bétail.

La vie des Kalmoucks est errante. Ils promènent sans cesse leurs nombreux troupeaux de pâturages en pâturages ; sont obligés pendant l'été d'en aller chercher de frais toutes les semaines ; hivernent le long des rivières, dans des bas-fonds, dans les lieux où la neige séjourne le moins ; & se hâtent aux approches du printemps de gagner les endroits où pousse la première herbe nouvelle.

C'est un intéressant tableau que celui de la migration d'une horde qui va chercher un nouvel emplacement , & un peintre de paysage trouverait difficilement un sujet plus heureux.

Des gens précédent la troupe , chargés de choisir la meilleure place pour le prince & pour les prêtres , qui ouvrent toujours la marche , suivis confusément de tout le reste du peuple. Les taureaux & les chameaux portent les tentes bien pliées & tout le bagage. Les ballots précieux des riches sont fastueusement caparaçonnés, ou d'un large tapis, ou de beaux feutres de toutes couleurs : le grelot de distinction pend au cou de l'animal qui les porte , & qui , *glorieux d'une charge si belle* , comme le mulet de Lafontaine ,

Fait aussi sonner sa sonnette.

Les femmes parées & fardées de leur mieux (car c'est jour de montre) conduisent le troupeau conjointement avec les jeunes garçons. Les enfans à la mamelle sont portés par leurs meres qui montent à cheval : un peu plus grands , on les met dans de profonds paniers , dont on charge les bêtes de somme ; dès qu'ils peuvent se tenir sur un cheval , on les y fait monter , & leur mere ou quelque parente conduit l'animal par la bride. Cette troupe de femmes est une troupe chantante ; un peu de musique charme l'ennui d'un voyage : *cantu via solata laborem* , dit

un ancien. Si le tems est mauvais, les hommes ne quittent pas leur famille, leur troupeau, leur bagage : on peut avoir besoin de leur aide ; mais si le tems est beau, ils devancent la troupe en chassant, ou vont dans le nouveau camp, où ils fument tranquillement sur l'herbe, en attendant que l'on arrive.

Rien n'est plus funeste aux Kalmoucks que la gelée, parce qu'alors les troupeaux privés de nourriture, périssent ; & de là famine inévitable pour le pauvre.

Quelquefois aussi l'ouragan furieux regne sur toute l'étendue du désert : des tourbillons de neige ou de plantes desséchées, emportées par les vents, obscurcissent l'air orageux & roulent dans la plaine avec un bruit terrible ; les chevaux effrayés fuient devant l'orage, aussi long-tems que ce bruit gronde derrière eux ; la neige tombante efface leur trace, & le troupeau s'enfuit sans retour.

La nourriture des Kalmoucks est on ne peut pas moins délicate. Toute viande leur est bonne, excepté le chien. L'animal blessé, crevé, pourvu que ce ne soit pas d'une épidémie ; le fang du mouton, dont ils font des boudins ; le rat du désert ; l'arrière-faix de leurs bêtes : ils ne dédaignent rien. Tiges & racines de toutes les plantes mangeables, oignons crus de tulipes sauvages, ils tirent parti de tout. Seulement ne mangent-ils jamais de viande crue, quoique l'habitude qu'ils ont d'en porter un morceau à l'arçon de

de leur selle , quand ils vont en guerre ou en voyage ; l'aït fait croire généralement.

Dans les repas , on s'affied en rond , les jambes croisées : c'est de la main seule qu'on se sert pour dépecer les viandes ; & pour s'effuyer les mains , on présente à la ronde des rapures de bois pourri , ou des raclures d'écorce d'osier. L'usage interdit non-seulement cuillers & fourchettes , mais l'eau même pour laver les vases ; on ne peut que les nettoyer avec un torchon d'herbes ou un morceau de feutre.

Le Kalmouck ne boit le lait qu'aigri : frais , il le craint , comme nous le craignons aigri. Il est bien plus singulier encore qu'il craigne aussi l'eau crue , qui semble être la boisson naturelle de l'homme.

Hommes & femmes , tous les Kalmoucks sont bons cavaliers. Les hommes sont presque tous chasseurs ; & les riches ont des fusils , quoiqu'en général , comme le reste des Asiatiques , ils n'aient d'armes que l'arc , la lance , le poignard & le sabre.

Tous les peuples nomades aiment la chasse : c'est à la fois pour eux un amusement & un moyen de subsistance. Ils aiment sur-tout la chasse à l'oiseau , & se connaissent en oiseaux chasseurs. Un Kirgisien veut-il acheter un aigle ? il restera des heures entières assis devant lui , à considérer sa physionomie , à observer ses mouvemens. De tel aigle qui leur plait d'après cet examen , ils offriront un cheval ; de tel autre , pas même un mouton.

Janvier 1782.

B

Les Kalmoucks font la chasse du loup à cheval ; le forcent & le tuent à coups de fouet. Leurs chevaux qui , plus libres & moins soignés que les nôtres , sont aussi plus courageux & plus ardens , se ruent sur le loup de leurs pieds de devant.

Ces peuples ont d'ailleurs peu d'occupations , à la réserve de ces soins légers qu'exigent leurs troupeaux. Ils font les feutres : mais leurs femmes sont chargées de tous les autres ouvrages , tannent les peaux , distillent l'eau-de-vie , font le beurre & le fromage , cousent les habits.

Ainsi la vie des hommes n'est guere qu'un long loisir , que remplissent & varient divers amusemens : le tabac à fumer , le thé , le jeu d'échecs , la boisson ; les exercices du corps , l'arc , la lutte , la course à cheval , la danse , où ils ne font presque usage que des bras ; la musique & le chant , car ils ont des chansons amoureuses , de tendres plaintes , de longs récits héroïques & fabuleux , parfaitement semblables à nos anciennes romances ; le tric-trac , les cartes qu'ils aiment à la fureur , au point d'y passer les nuits , d'y perdre tout ce qu'ils ont & jusqu'aux habits qu'ils portent (on fait que cette passion est effrénée chez toutes les nations sauvages , & cela est bien remarquable) : toutes ces ressources de l'oïveté préservent les Kalmoucks de l'ennui & amusent leur désœuvrement.

Ne les plaignons pas , car ils se trouvent heureux ;

libres dans le sein de *de notre bonne mere nature*, ils se passent très-bien des aïfances & des commodités recherchées qui nous amollissent ; ils supportent très-bien les fatigues, la faim, le froid, auxquels leur vie errante les expose. Ils s'ennuient moins que nous avec toute notre délicatesse & tout notre esprit. Contens de leur sort, vieux plus tard que nous, ils parviennent plus souvent que nous à un âge avancé, & leur vieillesse est vigoureuse. Le vieillard de cent ans, qui n'est pas un phénomène bien rare parmi eux, fuit la troupe à cheval & décampe avec elle. . . De quoi s'avisent donc ces philosophes chagrins, calomniateurs de la nature, qui l'accusent d'avoir traité l'homme en marâtre ?

Ils ont des maladies, il est vrai, &, qui pis est, des médecins, &, qui pis est encore, des remèdes absurdes. La petite vérole est pour eux aussi redoutable que la peste : la fumée des huttes & le reflet de la neige des steppes leur fait perdre la vue : leur mal-propreté leur cause la gale & la lepre : l'humidité leur donne des fièvres & des pleurésies : le mal vénérien même est très-commun parmi eux, sur-tout parmi les plus considérables d'entr'eux ; les Bucharès l'y ont introduit.

Il naît chez les Kalmoucks moins de filles que de garçons ; jamais cependant une femme n'a plus d'un mari ; mais on nous dit qu'ils ont beaucoup de prêtres célibataires, *qui usent sans façon des femmes d'au trui.*

D'ailleurs les mariages sont très-féconds ; & notwithstanding les famines , les guerres & les fréquens accidens , la population ne laisse pas que d'augmenter considérablement.

Qui penserait que les Kalmoucks ont un code ? Ils en ont un ; & ce n'est pas celui de Justinien , c'est le leur ; il est fait pour eux , ce qui vaut mieux , n'en déplaît aux peuples d'Europe. Et plusieurs de ces loix sont très-sensées : j'en rapporterai quelques-unes.

Adultere. Le coupable donne à l'offensé un cheval de quatre ans : la femme en donne au juge un de trois ans. Mais l'homme du commun , surpris avec la femme d'un prince , ne paie pour toute amende qu'une chevre avec un chevreau , la loi présumant que les avances ne peuvent avoir été faites que par la princesse. Qu'eût dit le délicat Henri VIII de cette loi équitable ? Voilà des gens qui n'ont pas raffiné sur le crime de lèse-majesté. . . Et si quelqu'un séduit la concubine d'un prêtre , la loi l'absout.

Meurtre. Il n'est puni que par des amendes , fût-il même commis de sang-froid , eût-on même tué un pere qui vous frappait (c'est le seul cas de parricide prévu par la loi de ce peuple simple) ; on peut bien être dépossédé de tout : armes , femme , enfans , acquisitions postérieures , on perd tout . . . excepté la vie.

Vol. De très-grosses amendes , sur lesquelles le propriétaire volé a pour sa part le double de ce qu'on

lui a pris ; le reste est au prince. Qui n'a pas de quoi payer , la loi le rend esclave jusqu'à entier paiement de l'amende légale. Celui qui vole , non du bétail , mais des bagatelles , hache , couteau , briquet , ciseaux , &c. a les doigts d'une main coupés , s'il ne les rachete un à un au prix fixé par la loi.

Bestialité ; avec une bête d'un troupeau étranger. Cinq pieces de bétail au maître du troupeau , en échange de l'animal , qu'on peut ensuite garder pour soi. Il semble que , dans ce crime infame contre l'espece humaine , les jurisconsultes Kalmoucks n'aient su voir qu'une violation de propriété.

Lâcheté. Elle est punie dans le prince par une amende de mille chevaux , cent chameaux , cent cottes d'armes , & cinquante familles de ses sujets... Fort bien ! mais à qui se paie cette amende ? On ne le dit pas , & je ne puis l'imaginer.

Autorité paternelle. On y déroge d'une maniere bien raisonnable peut-être & bien avantageuse à la société , mais qui m'a paru bien surprenante chez un peuple si peu civilisé. Le fils adulte a le droit , quand il lui plait , de se séparer entièrement de son pere , & de réclamer une portion du troupeau.

Serment. La loi ne le défere point à l'accusé : c'est un parent , un voisin , un préposé , qui doit jurer de son innocence ; & on lui donne du tems pour s'en informer. Le témoin suspect est soumis à

des épreuves absolument semblables à nos anciennes épreuves judiciaires.

On confirme une chose par serment, en se fêchant l'ongle du pouce avec imprécation. . . L'ongle du pouce! . . . Oui : cet ongle est l'instrument vengeur & meurtrier, avec lequel le Kalmouck érase ses poux. Il croit à la métempychose, & ce geste signifie : *Ainsi puiffai-je devenir pou & être érasé, si, &c.* Vous souvenez-vous du porc qu'affommaient les anciens, quand ils faisaient un traité de paix? Il y a quelque rapport.

Tout Kalmouck est soldat : mais la nation n'est pas belliqueuse, & il ne serait guere naturel qu'elle le fût. Avant que d'entreprendre une expédition militaire, toute l'armée en bel ordre de bataille va attaquer une figure humaine colossale, grossièrement faite de feutre noir rembourré d'herbe : on fond sur elle au bruit des instrumens guerriers, on la crible de coups de fusil, on la met en pieces, on la brûle. C'est apparemment le mauvais génie de la guerre. Il importe qu'il soit vigoureusement atteint d'une lance, au haut de laquelle est une bannière portant la figure du dieu ou de l'ange de la guerre, qu'entoure un chœur de prêtres.

A-t-on le dessus? reste-t-on maître du champ de bataille? on ne manque pas d'enlever le fiel & la graisse des ennemis morts; celle-ci passe pour un excellent topique dans les blessures récentes. On

coupe aussi les oreilles des chevaux tués, qu'on emporte avec soin, comme un glorieux trophée.

En abordant le prince, quiconque n'est pas prêtre, s'incline, la tête couverte de ses deux mains jointes, lui touche la hanche gauche ou le bord de l'habit : à cet humble salut le prince répond, s'il veut accueillir quelqu'un, par un léger coup sur l'épaule.

Mais le prêtre ne se courbe point ; au contraire, c'est le prince qui s'incline devant son lama. . . L'orgueil des prêtres est de tous les pays. Si quelque religion peut les rendre humbles, convenez pourtant, philosophes, que ce doit être la nôtre ; pourvu qu'ils ne soient pas encore plus prêtres que chrétiens.

Quant à la religion des Kalmoucks, on en renvoie les détails à une autre occasion.

J'ai donc fini. . . Au reste, si mes Kalmoucks vous ont ennuyé, relisez une centaine de pages du *Tableau de Paris*. Le contraste les rendra plus piquantes. C.



Lettre aux Auteurs du Journal de Neuchatel.

MESSIEURS.

RIEN de plus commun que les journaux, & rien de plus commun que de les voir perpétuellement en guerre ouverte les uns contre les autres, s'injurier, se démentir . . . & au milieu de tous ces différends le

B iv

public ressemble assez à cette grenouille de Lafontaine , qui éprouva seule tout le mal du combat de deux taureaux à l'occasion d'une genisse. La genisse , est-ce la gloire , est-ce l'intérêt ? ... Il ne me paraît pas que ce soit la gloire.

En veut-on à un artiste quelconque ? ses succès mérités ou non nous déplaisent-ils ? craignons-nous que notre voix employée contre lui ne soit mal entendue , & par conséquent de nul effet ? ... Il existe une marche bien sûre pour en venir à nos fins : feuilletons les journaux ; il est difficile que quelqu'un d'entr'eux n'ait pas fait l'apologie de l'homme que nous voudrions dépriser ; opposons la satire à l'éloge ; adressons-la à un second folliculaire , ennemi du premier : par cela seul que l'un aura parlé pour , l'autre se fera un devoir de crier contre ; & puisqu'au dire de Basyle , *calomnie va toujours s'enflant & se grossissant à vue d'œil* , nous serons bientôt secondés par une cohorte de petits calomniateurs subalternes. Il est vrai que le bourdonnement de ces mouehes n'empêchera pas le public de penser tout ce qu'il voudra ; à la bonne heure , il faut bien que les talens qu'on persécute soient consolés par quelque endroit.

Je ne fais si la marche que je viens d'indiquer n'est pas la plus sûre de toutes ; mais je fais bien que ce n'est pas la plus honnête ; & comme je la crois également éloignée de vos principes & des miens , je vais avec vous , messieurs , en tenir une toute

différente. La lecture de votre dernier numéro m'a fait faire des réflexions, m'a suggéré des idées qui en combattent quelques-unes auxquelles vous semblez tenir : c'est à vous que je vais adresser mes doutes. Si la réponse que vous voudrez bien y faire me semble propre à les détruire, vous trouverez en moi un homme qui adore la vérité par-tout où il la trouve, & qui lui sacrifie tout, jusqu'à son amour-propre.

Quels sont donc ces doutes ? m'allez-vous dire. Les voici.

En rendant compte d'un livre intitulé, *Elémens de la police générale d'un état*, vous faites naître l'envie de lire l'ouvrage en totalité ; c'est beaucoup : néanmoins, comme il est de la nature de l'homme de n'être jamais parfaitement content, j'ai été homme en cette occasion. . . Par exemple, il me semble qu'après avoir indiqué le plan de ce livre, & les difficultés que son auteur avait eues à combattre, vous faites aux écrivains de nos jours une apostrophe éloquente, mais déplacée. Grands écrivains de nos jours ! (leur dites - vous) génies transcendans, cet ouvrage ne ressemble point aux vôtres ! Dans la chaleur d'un enthousiasme audacieux, vous bâtissez aisément en l'air des édifices pompeux, des palais magiques & fantastiques, tandis que l'écrivain laborieux fait des recherches pénibles, lit, compare, s'occupe plus utilement, & n'est presque pas aperçu. Portez vos têtes dans les nues, peupliers stériles,

à vos pieds croît l'humble arbrisseau qui nous présente son fruit.

A la vérité, il y a dans ce siècle des écrivains fantastiques ; mais Jean - Jacques Rousseau , Voltaire , Thomas , Marmontel , Montesquieu & tant d'autres font autant d'écrivains de nos jours , qui valent bien l'humble auteur des *Elémens de police*. L'un fut cause qu'on n'emmailote plus les enfans ; les meres qui avaient cessé de l'être en oubliant le vœu de la nature , y furent rappelées par sa voix ; le second a détruit le fanatisme , cette ivraie nuisible à la véritable religion ; l'autre excite à la vertu par la justice qu'il fait lui rendre , il évoque les morts du fond de leurs tombeaux pour nous donner des leçons utiles , & ce bon vieillard pleurant sur les cendres de Marc - Aurele est le précepteur des rois ; un troisième se rend à jamais célèbre par ses contes inimitables ; celui qui fit & le *Temple de Gnide* , & les *Lettres persanes* & l'*Esprit des loix* , nous offre un grand exemple de génie , présenté sous les formes les plus différentes ; de l'agrément , de la profondeur accompagnent l'utilité. Tous ces hommes célèbres , & tant d'autres que je m'abstiens de nommer , ne peuvent se comparer à des peupliers stériles. Votre dyatribe & votre comparaison tombent d'elles-mêmes , pour être trop généralisées.

Permettez-moi encore une ou deux observations sur vos idées relativement au commerce. L'auteur

des *Elémens* a-t-il donc tort de vouloir qu'il soit honoré? Comment, vous prodiguez les louanges à tous les artistes quelconques, vous les comblez d'honneur; le commerçant lui seul sera excepté! Le militaire, qui souvent languit oisif au sein de la paix, ne laissera pas d'acquérir la gloire; & le commerçant, qui n'interrompt jamais ses travaux, sera excepté! Quoi, celui qui n'aura d'autre mérite que ses richesses aura droit à la considération publique, & le commerçant sera excepté! Mais qu'a-t-il donc fait qui puisse autoriser à son égard un traitement aussi rigoureux, des exceptions aussi humiliantes? Vous daignez ne lui pas refuser la considération personnelle, vous doit-il beaucoup de reconnaissance pour un semblable procédé? Je ne le crois pas. Tout le monde peut y prétendre à cette considération personnelle. Encore une fois, doit-il être bien sensible à un avantage qu'il partage même avec le financier? Confucius peut très-bien avoir dit que les marchands entretenaient la mollesse, le luxe, la cupidité; qu'ils étaient, en les servant, les ennemis des autres hommes: mais si les arts eussent été dès-lors à la Chine ce qu'ils sont à présent parmi nous, je ne fais aucun doute qu'il n'eût un peu généralisé sa réflexion, & laissé le même anathème sur beaucoup d'autres professions que nous honorons, & qui ont pour le moins autant de dangers; par exemple, sur la peinture, la sculpture, l'architecture & tant d'autres; la poésie

elle-même n'eût pas été exceptée ; & en descendant de quelques degrés , vous sentez de quels opprobres il eût couvert l'art du cuisinier & celui du médecin , qui en est la conséquence. Je fais très-bien que le sucre , le tabac , l'indigo ne sont pas des choses de la première conséquence ; mais beaucoup d'autres choses , telles que les laines , les soies , les différentes étoffes , les approvisionnemens en différens genres , sont devenues indispensables. Nous sommes si loin de l'état de nature , que nous ne pouvons plus nous occuper de l'utilité réelle & individuelle , mais bien de l'utilité générale & relative. C'est à ce principe que tiennent le fondement & la durée des empires , le respect & la considération dus aux souverains , aux magistrats , aux prêtres , aux artistes , en un mot à tous ceux qui assurent l'existence & qui maintiennent le corps politique dans son éclat. Il y a , je le fais , tel état où le commerce ferait inutile , même nuisible ; mais vous conviendrez qu'il y en a d'autres dont il est le plus ferme appui. . . D'ailleurs il exige aussi des lumières , des talens & des vertus. Malheur aux législateurs qui lui rendent toutes ces qualités inutiles , & qui forcent par - là l'enfant du négociant enrichi à rechercher dans une oisiveté stupide cette considération que leur père n'a pu acquérir par son labeur ! . . Rappelez - vous à ce sujet ce mot d'Henri IV à un marchand ennobli : « aujourd'hui , lui disait - il , je ne vous vois plus que comme le dernier des gentils »

hommes ; hier j'honorais en vous le premier négociant de mon royaume. » Ces paroles nous apprennent qu'Henri IV aurait mérité d'être le législateur des Français, comme il en était le conquérant & le pere.

Je borne ici mes réflexions, & ne parlerai point de tous les endroits de votre article qui me semblent ne mériter que des éloges ; ce serait une entreprise qui me menerait trop loin, & qui vous ennuerait ainsi que le public, à qui tout le bien que je pourrais dire sur votre compte, n'apprendrait rien qu'il ne fût aussi bien que moi.

J'ai l'honneur d'être, &c.

R. N. P.

Paris, 20 novembre 1781.

R É P O N S E.

COMMENÇONS par remercier l'auteur de cette lettre, de la politesse avec laquelle il combat mes opinions : ensuite, puisqu'il m'y invite si courtoisement, rompons une lance avec lui.

J'ai d'abord été tenté de ne point répondre, & de mettre simplement au bas de la lettre, qu'après un examen consciencieux, je persévérerais dans la même manière de penser. Mais j'ai craint que cela ne pût paraître sec, impoli, désobligeant ; & je ne voudrais pas l'être, sur-tout aussi mal-à-propos. Et puis, il est toujours bon de s'expliquer un peu au long : ne fit-

On que répéter autrement ce qu'on a déjà dit, on se fait quelquefois mieux comprendre. D'ailleurs la thèse combattue ne saurait guère à mon gré être plus intéressante.

Disputons donc : j'aime assez à disputer. Du choc des opinions la vérité jaillit plus brillante & plus vive ; elle s'épure par la contradiction ; elle a besoin de passer par ce creuset pour achever de se dégager d'un alliage nuisible.

Au fait. Et d'abord, aux philosophes. Je serai court sur ce premier chef d'accusation. Je conviendrai, si l'on veut, que ma phrase était un peu trop générale, mais bien peu. On me cite Thomas : je l'honore beaucoup ; mais ses éloges emphatiques & prêcheurs, quoique parsemés de très-beaux morceaux, me semblent assez peu utiles ; on s'en passerait à merveille : &, vous le voyez, monsieur ! *le vieillard, précepteur des rois*, a eu beau pleurer & beau haranguer ; les incorrigibles rois vont toujours leur train. On me cite Marmontel : *inimitables* ; tant qu'on voudra, ses contes, dont j'ai eu l'occasion de dire mon avis, (a) ne sont rien moins qu'utiles. On me cite Montesquieu : j'admire ce grand génie ; mais si son *Esprit des loix* n'est pas, comme je disais, un *palais magique & fantastique*, je suis bien trompé ; quant au *Temple de Gnide*, je pense qu'il ne fait rien à l'affaire. On me parle de

(a) Voyez le Journal de juin, pages 28 & 29.

Voltaire... ah, que ne fut-il simplement *un peuplier stérile* ! Il est vrai pourtant que la tolérance est une fort bonne chose ; mais non pas quand elle vient d'indifférence & de dédain pour la religion, d'un mépris ironique pour les sottises humaines. Si *Candide* & les *Voyages du malencontreux Scarméntado* & l'impie *Traité de la tolérance* sont les sources impures de notre tolérance, il vaut mieux, selon moi, que nous n'en ayons point. . . Arbre dangereux ! ton ombrage redoutable est funeste même aux vertus : privées, sous ton fatal abri, de la lumière & de la chaleur du soleil, elles s'y dénaturent : pourquoi ton ombre couvre-t-elle aujourd'hui presque toute la terre ? . . . Pardon, monsieur, je m'égaré ; & si je n'y prends garde, je vais retomber dans le style figuré. Disons donc au simple, que Rousseau a pensé comme moi de cette tolérance ; & parlons de Rousseau. Il a été utile, je ne le nie point ; & je n'avais point dit non plus qu'il n'y eût pas un seul de nos grands écrivains qui eût été utile. Mais, me permettez-vous de le dire ? c'est en faveur de sa *Nouvelle Héloïse* que je fais une exception pour lui. Le discours sur l'origine de *l'inégalité* est un magnifique rameau de peuplier ; le *Contrat social* n'a pas apporté la paix sur la terre ; *Emile* ressemble assez à *l'Esprit des loix* ; & , quant aux changemens qu'il a occasionnés dans l'éducation physique & morale, il me paraît tous les jours plus douteux que ces changemens soient d'une utilité réelle.

Quoi qu'il en soit , je le répète , je fais volontiers une exception pour cet écrivain , que je ne relis jamais sans devenir meilleur : mais du reste je m'en tiens à mon dire , & je soutiens que nos grands philosophes , nos génies transcendants , nos sublimes auteurs , sont très-bien classés dans la famille des peupliers.

Cela me rappelle le reproche que m'ont fait quelques écrivains de parler mal & irrévérencieusement des philosophes & de la philosophie : l'un m'accuse d'être injuste , & l'autre d'être vague. A qui m'accuse d'injustice , que répondrais-je , sinon : *si j'ai mal parlé , montre - le moi ?* . . . Mais à ceux qui ne me reprochent que d'être vague , je leur dirai : je m'entends très - distinctement ; & m'entend de même qui veut m'entendre. Il y a sans doute quelque chose d'un peu vague dans tous les mots qui expriment à la fois une nombreuse collection d'idées : dans ce sens , *galant homme , homme d'esprit , homme de bien , gens de bonne compagnie , gens du bon ton ,* &c. sont des expressions tout aussi vagues que celle de *philosophe* : on peut cependant soutenir qu'elles ont un sens très-déterminé ; elles sont d'ailleurs si commodes que je ne pense pas que personne voulût y renoncer. Il n'y a que des méthodistes outrés , des parleurs géométriques , des Wolfs , qui puissent proposer un arrêt de proscription contre ces noms collectifs. . . Et si je dis , par exemple , que cette objection même est tout - à - fait *philosophique* , n'est - il pas vrai que l'on m'entendra

m'entendra fort bien ? Je présente donc ici mon humble requête aux lecteurs, les suppliant de me maintenir dans la jouissance d'un privilège qui m'est commun avec tout homme qui se mêle ou d'écrire, ou de parler ; il serait bien dur d'être troublé dans une possession si légitime & immémoriale ; on ne pourrait plus comment s'exprimer pour échapper à cette impitoyable censure.

Ou laissez-moi parler, Sire, ou faites-moi taire !

Je reviens à vous, monsieur, après cette petite excursion, & je vais entreprendre de justifier ce que j'ai dit sur le commerce. Vous n'êtes pas le seul à qui cet article ait déplu. J'écris dans un pays rempli de négocians, qui presque tous l'ont trouvé fort mauvais : il a excité contre le journaliste hétérodoxe & téméraire une sorte de rumeur légère, il est vrai, mais assez générale. Sa première réponse sera qu'on ne l'a pas compris ; & vous-même, monsieur, souffrez que je le dise, il ne me semble pas que vous ayez bien saisi mon idée. Au reste, c'est peut-être ma faute, & il faut essayer de m'expliquer plus clairement.

J'ai donc relu mon article avec toute l'impartialité que peut avoir un auteur pour son ouvrage, un père pour son enfant, & après l'avoir relu vingt fois, je ne vois pas encore de quoi les commerçans peuvent

Janvier 1782.

se plaindre, en quoi je leur ai manqué, quels reproches on a à me faire en leur nom.

Qu'ai-je dit, après tout ? Que c'était aller trop loin que d'honorer le commerce ; (qu'on m'entende bien) qu'il suffisait de le protéger & de le favoriser : j'ai même ajouté, avec M. l'abbé Mably, qu'au-delà de certaines bornes il ne devrait plus être encouragé. Voilà ce que j'ai entrepris de soutenir, & je ne crois pas m'être trop avancé.

Là-dessus, on vient m'accuser d'avoir parlé du commerce avec mépris... Quoi ! avoir dit qu'il n'est pas honorable, est-ce donc avoir dit qu'il est méprisable ? N'y a-t-il point de milieu ? Je suis si éloigné de le croire, que j'ai dit en tout autant de termes, du mépris que nos ancêtres avaient pour le commerce : ce mépris était injuste. Il est vrai que j'ai dit aussi que leurs préjugés à cet égard avaient quelque chose de respectable : mais ce n'était pas les approuver en tout ; je ne voulais en retenir que ce qu'il y avait de bon. Il est vrai que j'ai cité une maxime chinoise qu'on a pu trouver dure ; mais je ne l'ai rapportée moi-même que comme une exagération dont je sentais fort bien qu'il fallait rabattre quelque chose, sur-tout dans nos mœurs actuelles.

Or, maintenant qu'objectez-vous à cela ? Que le commerçant mérite tout autant de considération que l'artiste... Et quand cela serait, ai-je dit qu'il fallait honorer l'artiste ?... Mais d'ailleurs, quoiqu'un bon

poète, comme l'a très-bien dit Matherbo, ne soit pas plus utile à l'état qu'un bon joueur de quilles, son génie, malgré qu'on en ait, *surprendra* toujours la considération, voulût-on même la lui réserver : ce que vous ne sauriez dire du négociant. . . Et puis, le poète ne vend pas ses vers. . . Au reste, je ne suis pas d'avis que l'état honore aucun artiste.

Le militaire, quoique dans la paix, a, comme je le disais, un état honorable, en ce que son état suppose ou inspire, sinon des lumières & des vertus, au moins le *courage*, le *désintéressement*, des *sentimens d'honneur* : qualités qui ont quelque chose d'important, & qu'on ne pourra jamais empêcher les hommes d'honorer peut-être même beaucoup plus qu'il ne serait à souhaiter pour le bien de la société qu'elles le fussent. Ces qualités, le négociant peut les avoir ; mais convenez que ce n'est pas à son état qu'il les doit.

Quant au riche, qui n'aura d'autre mérite que ses richesses, je ne pense assurément pas qu'il ait aucun droit à la *considération publique* ; & s'il l'usurpe, ce n'est pas ma faute. Mais, hélas ! *quiconque est riche est tout*. Il lui est si aisé d'éblouir par sa magnificence, à si peu de frais il peut passer pour généreux ! . . . Rousseau, vous & moi, & tout ce qu'il y a de gens sensés dans le monde, nous aurons beau dire : le riche sera toujours le maître de se faire honorer. . . & le commerçant par conséquent aussi, dès qu'il fera riche : sans-

que, pour cela, ni la richesse ni le commerce en soient plus honorables.

Je vous abandonne de tout mon cœur l'art du cuisinier, du pâtissier, du confiseur, du perruquier, &c. Ils sont sous l'anathème de la maxime chinoise, que vous leur appliquez très-justement, & dans laquelle en effet les artisans & gens de métier sont compris, comme les marchands.

Mais, dites-vous encore, le commerce est honorable, en ce qu'il exige aussi des lumières, des talens, des vertus. Convenez, monsieur, que ces talens & ces lumières sont d'un genre bien particulier :

Car souvent tel y vient, qui fait pour tout secret :

Cinq & quatre font neuf ; ôtez deux, reste sept.

L'esprit du commerce n'est-il point, comme l'esprit du jeu, je ne fais quelle branche d'esprit à part, qu'on a fort bien sans en avoir d'autre ?

Pour les vertus, je ne vois pas qu'il en faille d'autres que la prudence, l'activité, l'épargne, & si vous voulez encore, la bonne-foi *ent'reux*, dont les négocians se glorifient. Et ces vertus, je l'avouerai, ne me paraissent pas merveilleusement honorables.

Le mot de Henri IV que vous rapportez, & que j'avais cru de Louis XI, ne fait, à mon avis, rien contre moi. Il prouve seulement que ce monarque trouvait plus honorable d'être le premier des négocians que le dernier des gentilshommes de son

royaume. Et je pense de même. Et César aurait mieux aimé être le premier dans une hicoque que le second dans Rome. Et j'avais dit aussi que le négociant qui aurait des talens supérieurs, serait naturellement honoré, sans que la police s'en mêlât, comme l'est toujours tout homme qui excelle en quelque chose.

Tout ce que j'ai donc voulu dire, c'est qu'il n'y a d'exception à faire, en matière d'honneur, ni pour ni contre le commerçant; qu'il faut le laisser au niveau des autres ordres de l'état. Je ne prétends point l'exclure & l'excepter lui seul, comme vous m'en accusez, de la considération publique; je dis seulement que son état de négociant n'est pas un titre auquel il puisse y parvenir; mais, s'il s'en rend digne d'ailleurs, ce n'est pas non plus un titre d'exclusion. En un mot, si le négociant veut être honoré, qu'il honore son état; car son état en lui-même n'a rien d'honorable; pour que je l'honore, il faut qu'il soit quelque chose de plus qu'un simple commerçant. Comme habile négociant; comme négociant défintéressé, généreux; patriote, je puis l'honorer: mais toujours ce ne sera pas son état, ce sera lui que j'honorerai.

Cela me paraît bon & utile dans les pays même dont le commerce est le plus ferme appui. Là, comme ailleurs, il ne faut pas que le négociant s'imagine que son état le rende honorable. Quelque nécessaire que puisse être le commerce à un pays, le gouver-

nement, ne lui doit jamais que protection & encouragement.

J'ai dit une chose, à quoi je ne sache pas qu'on ait répondu, ni qu'on puisse répondre; c'est que le commerce étant, pour ceux qui l'exercent, un moyen de gagner de l'argent, & le commerçant trouvant bien son compte à nous procurer ce qui nous est nécessaire, & ne le faisant même que parce qu'il y trouve son compte, dès qu'il a reçu le prix de ses marchandises, on ne lui doit plus rien. Voulez-vous que je lui sache beaucoup de gré, des peines & des soins que lui impose l'amour du gain? Quelqu'utile que soit le négociant, c'est en l'argent & non pas en honneur, qu'il doit être payé de son utilité. Comment puis-je honorer une vocation qui a l'intérêt pour principe & pour but?

Dirait-on que le magistrat & le prêtre sont aussi salariés? Sans pis peut-être. Mais enfin ce salaire fixe & régulier n'excite pas l'amour du gain; ce salaire les fait vivre selon leur état, sans leur faire faire fortune: leur tâche n'est pas de gagner. . . Cela fait une différence prodigieuse.

Réservez donc l'honneur pour la magistrature & le sacerdoce; il importe à la société que ces deux ordres soient honorés. Après cela, quant aux autres classes de citoyens, laissons l'opinion publique assigner les rangs, sans que la police en distingue aucune. S'il fallait des distinctions, ce que je ne crois pas,

ce serait pour les cultivateurs, & non pas pour les négocians.

Encore une fois, qu'on me comprenne bien. . . Un de mes compatriotes, enrichi par le commerce, se plaît à être le bienfaiteur de sa patrie; je ne le nomme pas; un éloge public lui serait à charge, & il n'en a pas besoin, Il est négociant, & je l'honore: & qui ne l'honorerait? Mais ce qu'il y a d'honorable en lui, ce n'est pas tant le talent d'avoir gagné de grands biens (quoique, porté à un certain point, ce talent même, ainsi que tout autre, impose de la considération) que le talent bien plus rare d'en savoir faire un si noble & si généreux usage. J'admire le négociant habile: j'honore le riche libéral & patriote.

A mesure que j'avance dans cette discussion, je sens dans quel océan je me suis engagé, & je m'empresse de regagner le rivage, que j'aurais mieux fait peut-être de ne pas quitter. Je crois avoir raison: mais à combien de questions délicates & compliquées tient l'idée que je défends! . . . Elle me paraît pourtant bien simple. Ah, monsieur, que n'avons-nous pour lecteurs & pour juges ces philosophes anciens, ces contempteurs des richesses, ces âmes généreuses, avec lesquelles j'ai passé, pour ainsi dire, ma première jeunesse! La rouille de l'intérêt ne rongerait pas encore leur siècle. Je vous le demande, monsieur, la question que nous agitions en serait-elle

une pour les Phœniens , pour les Lycurgues , pour les Fabricius , pour les Catons ?

Toutefois , s'il le faut , je veux bien m'en dédire ,
Et pour calmer enfin tous ces flots d'ennemis ,
Réparer de mon mieux les maux que j'ai commis.
Puisque vous le voulez , je vais changer de style.
Je le déclare donc . . .

Le commerce est le plus honorable de toutes les professions : car naturellement le commerce élève l'ame ; c'est une école de défintéressement ; & d'ailleurs il faut avoir l'esprit très-éclairé pour être négociant, Comme chacun fait bien que le but du commerçant n'est point de gagner , mais d'être utile , il est bien juste que sa patrie le récompense par l'honneur : sans cela , qui voudrait être commerçant ?

. . . . Bon , mon esprit , courage , poursuivez !
Eh ! ne voyez - vous pas que leur troupe en furie
Va prendre encor ceci pour une raillerie ? . . .

Non , messieurs , mon dessein n'est point de faire un sarcasme insultant. Mais , si le contraire de ce que j'ai dit est absurde , cela ne prouve - t - il pas que ce que j'ai dit est raisonnable ?

Je ne fais , monsieur , si , dans la vivacité de la dispute , il me serait échappé quelque chose qui pût le moins du monde vous choquer. J'espère que non ; mais on est juge incompetent de ce qu'on écrit. Ainsi , monsieur , jugez - moi ; & si vous êtes mécontent de

moi, je le ferai moi-même d'avoir si mal répondu à votre civilité : je vous ferai mille sincères excuses de ma faute involontaire. J'attends, au reste, de votre indulgence que vous voudrez bien vous souvenir, en me jugeant, qu'on ne saurait exiger d'un Suisse journaliste toute la politesse d'un seigneur Français.

Et vous, honorable lecteur, trouvez bon qu'après cette duplique je ne revienne plus à cette matière. La cause est suffisamment instruite : prononcez ; j'ai tout dit.

C.

Discours prononcé dans l'église métropolitaine d'Auscht pour la bénédiction des guidons du régiment du Roi dragons, le 18 septembre 1781, par messire MARC-ANTOINE DE NOË, évêque de Lescar. A Pau, chez P. Daumon, seul imprimeur du roi & de son régiment de dragons, vis-à-vis l'hôtel-de-ville.

LES corps militaires font dans un usage aussi antique parmi les peuples chrétiens, que respectable aux yeux de la religion, de consacrer solennellement dans les temples les signes qui doivent les diriger dans les combats, afin de conserver par-là l'idée de l'arche d'alliance que le peuple Hébreu faisait marcher devant ses armées comme un présage assuré de la victoire. Cette cérémonie sainte & militaire a été célébrée avec le plus grand appareil le 18 septembre

par le régiment du Roi dragons, dans l'église métropolitaine d'Aufch; & M. l'évêque de Lescar a prononcé à cette occasion le discours dont nous allons rendre compte. Le but de cet ouvrage est de prouver que la religion non-seulement augmente le courage des guerriers, mais encore qu'elle perfectionne & fortifie la valeur, en l'animant par ses motifs & en l'épurant par son esprit & par ses maximes.

« Si la religion n'influaient en rien sur les vertus guerrières, ou si, comme l'ont prétendu quelques faux sages, elle ne pouvait qu'affaiblir la valeur, rabaisser les sentimens, rétrécir l'ame du guerrier; effrayé de leur opposition, je ne tenterais pas de rapprocher deux milices inconciliables; j'aurais fui comme profane ce mélange d'armes, de prêtres & de soldats introduits dans le lieu saint; & loin d'avoir regardé comme un honneur de concourir à cette cérémonie, je n'aurais senti que la honte ou de n'oser parler de religion en parlant à des chrétiens, ou de n'oser louer la valeur en parlant à des braves.

Mais, grâces au ciel, je n'ai pas à séparer deux professions qu'un lieu sacré a réunies, ni à vous proposer une vertu dont la religion ne ferait pas le principe & le terme. Qui, le Dieu de nos temples est le Dieu des armées; il regne sur les camps comme sur les cloîtres, & préside à tous les états qui partagent la société des hommes, les animant par un

même principe, les soutenant par un même espoir, leur assurant la même récompense. Eh quoi ! une religion qui par les mêmes moyens a formé des hommes de tous les états & fait voir des vertus de tous les genres, des monarques humains, des sujets fidèles, de saints législateurs, de pieux pontifes, de glorieux défenseurs de la foi, ne saurait former de généreux défenseurs de la patrie ! Que dis - je ? une religion qui a élevé au-dessus de la faiblesse de leur sexe, au-dessus de la faiblesse de leur âge, des vieillards, des femmes, des enfans, au point de leur faire affronter les supplices les plus cruels ; cette religion, dégradant le guerrier de la noblesse de son origine ou de sa profession, pourrait lui faire redouter des périls honorables & une mort glorieuse, qu'il s'est fait une loi de ne pas craindre & une habitude de braver ! »

L'orateur remonte ensuite au premier principe de cette obligation naturelle que tous les hommes contractent en naissant, de défendre la patrie qui les a vu naître.

« Tout homme en naissant contracte l'obligation d'aimer sa patrie, & en se nourrissant dans son sein il ratifie l'engagement de vivre & de mourir pour elle. Mais la patrie, ayant divers besoins, n'exige pas de tous ses enfans les mêmes sacrifices : les uns versent leur sang dans les combats, les autres arrosent nos campagnes de leurs sueurs ; d'autres levant les mains au ciel, prient pour notre prospérité, ou pleurent sur

nos crimes , tandis que d'autres veillant sur le dépôt des loix , maintiennent parmi les citoyens les droits de l'équité & de la justice. Mais si tout-à-coup fondait sur nous , un ennemi cruel ravageait nos possessions , enlevait ou égorgéait nos frères , renversait nos temples , nos loix , nos autels , & menaçait l'état d'une subversion entière ; au premier cri d'effroi & de douleur de la patrie éplorée , descendant de leurs tribunaux , suspendant leurs sacrifices , s'arrachant de leurs cloîtres , accourant de leurs déserts , juges , prêtres , cénobites , solitaires viendraient grossir la troupe des guerriers , donner l'exemple du zèle & du courage ; & s'ils ne savaient combattre , du moins ils sauraient mourir.

1. Tout homme nait donc soldat , quoique tout soldat ne porte point les armes. Mais le jour que la patrie , croyant avoir besoin de son bras , appelle un citoyen à son secours , ou que ce citoyen venant s'offrir de lui-même , elle veut bien agréer ses services , il reçoit le caractère de ministre armé pour sa défense ; il devient une victime honorable dévouée à la sûreté publique ; & par un engagement solennel il resserre ses premiers noeuds & retourne à sa destination originale. C'est donc le jour que , succédant au trône de leurs pères , nos rois viennent prendre sur l'autel le glaive pour nous protéger , & le sceptre pour nous conduire ; le jour que marchant sur les traces de ses ancêtres , notre jeune noblesse fait le premier pas dans la carrière :

où ils se sont illustrés ; le jour que la patrie , sonnant l'alarme , invite le citoyen qui n'a pas fait choix d'une profession , à prendre parti sous ses enseignes , ou qu'arrachant le pâtre à ses troupeaux , le cultivateur , à sa charrue , elle lui dit , cesse de me nourrir , viens me défendre ; c'est en ce jour que tous ces enfans de l'état passent dans la classe honorable de ses défenseurs : là , sous les yeux du Dieu des armées qui fait la revue de ses nouveaux soldats , chacun d'eux , en se revêtant de ses armes , reçoit comme en dépôt la sûreté de nos campagnes , le repos de nos villes , la vie , la liberté de ses freres ; il devient l'épée & le bouclier de celui qui n'en a point , ou dont le bras trop faible pour les porter ne saurait en faire usage ; & Dieu lui dit , comme à Josué , comme à Gédéon , comme à tous les chefs de son peuple : allez , voici mes ordres , soyez vaillant : *ecce præcipio tibi , confortare , & esia robustus*. Ne craignez rien , que votre cœur ne s'alarme point : *noli metuere & noli timere*. Je vous vois , je suis avec vous , je viendrai à votre secours , & jugerai de votre courage : *ita ero tecum*. Voilà l'ordre de Dieu , le premier principe des devoirs du guerrier , le vrai motif & le plus ferme appui de sa valeur. »

M. l'évêque de Lescar prouve ensuite combien le soldat religieux l'emporte en bravoure sur celui qui ne prend que l'honneur pour guide.

« Je fais , messieurs , ce que l'honneur est en droit d'exiger d'une grande ame , & les sacrifices qu'il a

coutume d'en obtenir ; je fais ce qu'une discipline savante se propose & les prodiges qu'elle opere ; & je ne viens ni décrier un sentiment qui par ses effets utiles ressemble à la vertu , & serait la vertu même s'il avait un autre motif , ni rabaisser un art sublime qui , donnant des regles à la valeur , la dirige , la fixe & la supplée. Mais les plus sages institutions des hommes se ressentiront toujours de la faiblesse de leur auteur : les moyens qu'elles emploient produisent rarement tout l'effet qu'elles s'étaient promis ; il est des tems , il est des circonstances où ces moyens viennent à manquer ; il en est d'autres où ils ne sauraient suffire ; & jamais les hommes en commandant ne donneront ce qu'ils commandent. L'honneur a ses erreurs & ses caprices : il est délicat , douloureux , mobile , ne veut que lui pour maître & pour loi ; & pourvu qu'on ne puisse le soupçonner de crainte ni de bassesse , il n'est point à l'épreuve d'un dégoût , & ne se fait pas toujours un crime de la désobéissance. En vain une discipline savante a divisé , réuni , organisé des corps pour le combat , placé le faible à côté du fort , le timide à côté du brave , & comme attaché le corps mort au corps vivant pour les forcer de marcher ensemble ; le lâche , ou ne combat point , ou trouve le moyen de s'échapper du combat ; il trompe les regards de ses surveillans ; le fort des armes le délivre du plus importun ; les ténèbres , le désordre favorisent sa crainte ; la voix de l'honneur , la voix de ses chefs a

beau tonner, il n'entend que les menaces de l'ennemi, que les cris des mourans, ne voit & ne veut voir que le chemin de la fuite.

Mais le soldat chrétien, placé par son général, se regarde comme placé de la main de Dieu même; c'est à Dieu qu'il obéit en défendant le poste; ce serait à Dieu qu'il défobéirait en le quittant, ou en refusant d'aller à la rencontre de l'ennemi, ou en ne marchant à lui qu'avec mollesse. Le signal est donné, c'est la voix de Dieu, qui du haut des cieux s'est fait entendre : *Et intonuit de calo Dominus*. Il ne regarde plus s'il est seul, s'il est accompagné, s'il sera suivi, si les murs qui lui sont confiés sont en état de défense, si ceux qu'il a ordre d'attaquer sont à l'abri d'insulte; il attend ou il avance, il reçoit l'ennemi où il va le chercher; ni le nombre des combattans, ni la multitude des chars & des chevaux, ni les armes, ni les menaces ne sauraient l'intimider; quand toute une armée marcherait contre lui seul, & que ces machines inventées pour la destruction des hommes n'auraient que lui pour but, Dieu le voit, Dieu soutient son courage; il ne craindra rien, si *consistant adversum me castra, non timebit cor meum*. Actif & calme au fort de la mêlée, il n'écoute que la voix de son chef, il règle tous ses mouvemens sur ses ordres: il n'avance ni ne retarde sur le signal; il vaincra ou mourra dans le rang où son général l'aura placé: ou si, franchissant les règles communes du devoir, il cede au noble

transport qui l'anime , il donnera l'exemple d'un dévouement utile , & par une heureuse témérité il déconcertera l'ennemi qui triomphait , & relevera le courage des siens qui étaient au moment de succomber. »

La première partie est terminée par ce morceau vraiment éloquent. « Rappelez-vous , messieurs , ces jours de carnage & de sang , dont plusieurs de vous avez été les témoins , jours terribles , où la guerre déployant ce qu'elle a de plus formidable , éprouve la constance du guerrier par l'appareil du combat autant que par le combat même. Deux armées sortent de leurs camps , s'avancent à pas mesurés , s'observent , se menacent avant de s'élançer l'une contre l'autre. A ce spectacle , le lâche frémit , la pâleur trahit sa crainte , la valeur douteuse jette des regards incertains ; mais le vrai courage s'anime par le danger , & le plus grand péril est son plus beau triomphe. Voyez , messieurs , ce guerrier qui jusqu'à ce moment s'est montré fidele à tous les devoirs que la religion prescrit & que la milice commande ; après une revue rapide de sa conscience & de ses armes , il est prêt pour le combat ; rien ne l'arrête , rien ne le retarde ; il porte son ame dans ses mains pour la rendre au moment qu'elle lui sera redemandée. Atteint d'un premier trait , il n'en est que plus intrépide & plus redoutable ; il donne des ordres ou les exécute avec le même sang-froid que si un autre était frappé : percé
du

du trait fatal, il chancelle & succombe. Accourez, jeunes guerriers, non pour le secourir, vos efforts seraient superflus, il touche à son heure dernière; mais pour contempler un beau modèle, & voir comment un guerrier chrétien fait mourir. D'un regard ferme & serein il envisage la mort qui va finir ses peines; il bénit le ciel du coup dont il vient de le frapper; il vous exhorte à demeurer fideles à la loi sainte, à combattre, à mourir à son exemple; & voyant l'ennemi faisi d'épouvante & d'effroi prendre la fuite, il vous rend grâces, ô mon Dieu! de l'avoir fait vivre assez pour être de ce spectacle & d'avoir choisi son bras pour le faire servir encore à cette victoire; il vous adresse un dernier vœu pour la prospérité du prince & de la patrie, pour le bonheur de ses concitoyens, & la gloire des compagnons de ses armes, dont il ne partagera plus ni les succès ni les revers. Enfin les portes de l'éternité s'ouvrent, il voit le souverain Rémunérateur s'avancer vers lui avec les palmes immortelles pour le couronner dans le champ même du combat, & lui payer le prix de ses périls & de ses travaux. »

Il est impossible d'avoir une idée plus grande & plus juste de la véritable valeur que celle que nous présente M. l'évêque de Lescar au commencement de sa seconde partie. « La valeur, cette force de l'ame qui s'exerce contre les obstacles & les périls, qui les appelle pour les combattre, & ne cherche que la

Janvier 1782.

D

gloire d'en triompher , ressemble au glaive qui , tantôt instrument & tantôt vengeur du crime , frappe indifféremment sur l'innocent & le coupable , selon le bras qui en dirige les coups. Guidée par la raison & la justice , elle fait les héros ; égarée par l'ambition , elle fait les conquérans , les ravisseurs injustes ; poussée par la vengeance , par l'avarice & par l'orgueil , elle rend le général cruel , le soldat féroce , à charge aux alliés , difficile avec ses concitoyens , plus difficile encore avec ses égaux ; engourdie par la mollesse , elle tombe dans la langueur qui dégrade le guerrier , & perd les plus florissantes armées ; enivrée par la présomption qui ne compte que les bras , elle dégénère en un instinct aveugle qui succombe bientôt sous les efforts mesurés d'une valeur fortifiée & dirigée par l'instruction.

Mais si-tôt que la religion s'empare d'un cœur , elle détruit ou empêche de naître par son esprit les vices d'où proviennent les désordres & les abus : elle oppose un esprit de modération à la soif des conquêtes , un esprit de douceur à la violence , la sévérité des mœurs à la mollesse , le desir & le devoir de s'instruire à l'ignorance présomptueuse qui rejette toute instruction ; & par la réunion de règles aussi sages que saintes , elle conserve à la valeur son activité & son éclat , & la rend une vertu digne de l'admiration de la terre & du ciel. »

Ce prélat continue , en exhortant le soldat chrétien

de retour dans ses foyers , à être aussi doux & aussi docile avec ses concitoyens qu'il a été fier & terrible devant l'ennemi. « Et ne craignez pas , messieurs , qu'en louant la douceur du soldat chrétien , je veuille le porter à la foiblesse ; que pour combattre un préjugé cruel & prévenir l'excès du courage , je preme le parti de la lâcheté , ou qu'exhortant le brave à pardonner l'injure , j'enhardisse le lâche à la commettre : non. La religion que j'annonce rougirait de combattre un abus par un vice : également ennemie de la foiblesse & de la violence , elle s'éloigne également des deux excès , elle remonte à la source du mal ; elle l'attaque dans son principe , & du même coup elle détruit & le mal & les passions qui en sont la véritable cause.

D'où viennent , en effet , ces démêlés sanglans dont la raison , la nature & la religion frémissent ? D'où vient que l'homme , comme dit l'Écriture , s'en va à la chasse d'un autre homme & poursuit sa proie , comme une bête féroce , pour la dévorer ? D'où vient que le regard farouche , le visage défiguré , Caïn dit encore à son frere aujourd'hui : allons , sortons ensemble , & que l'instant d'après le sang d'Abel indignement versé crie vengeance ? C'est que les passions divisent des cœurs que la nature avait unis ; c'est qu'à la place d'un amour mutuel regne un amour excessif de soi-même , & que l'orgueil , l'envie , l'intérêt propre agitant tous les hommes , les uns sont

prompts à commettre l'offense, & les autres ardents
 à la venger : & de ce mal si cruel, si invétééré &
 regardé jusqu'aujourd'hui comme si incurable, si vous
 me demandez quel est le remède, c'est la religion,
 c'est la charité que la religion inspire. Faites rentrer
 la charité dans le monde, l'ordre y rentre avec elle ;
 plus de haines, plus d'offenses ; plus de vengeances :
 tous les hommes sont freres, tous les freres sont
 amis : la charité est douce, bienfaisante, point jalouse,
 point dédaigneuse ; elle ne s'enfle point d'orgueil,
 elle ne cherche point son intérêt propre, elle ne se
 pique point, elle ne s'aigrit point, elle ne soupçonne
 point. Cela posé, d'où les offenses & les vengeances
 pourraient-elles naître ? L'homme de bien n'offense per-
 sonne, parce que la charité est bienfaisante ; l'homme
 de bien s'offense peu, parce que la charité n'est pas
 soupçonneuse, qu'elle veut avoir vu le mal pour le
 croire, & qu'elle l'excuse après l'avoir vu. Il est encore
 vrai que si l'homme de bien s'offense peu, l'on veut
 rarement offenser un homme de bien ; un de ces
 hommes qui s'est montré au-dessus de la crainte dans
 les combats, au-dessus de tout intérêt dans la société,
 un homme de ce caractère n'inspire que la vénération,
 l'amour, le respect ; & s'il était une ame assez dure,
 assez atroce pour lui faire outrage, l'indignation pu-
 blique pourra prendre soin de sa vengeance ; quant à
 lui, sa vertu & son courage lui ont acquis le droit de
 pardonner. »

L'orateur recommande ensuite aux guerriers qui l'écoutent, l'étude de l'art de la guerre, dont il leur démontre la nécessité plus indispensable pour la troupe des dragons que pour les autres corps militaires. « En effet, tous les corps s'étant partagé le fardeau de la guerre, chacun semble s'être restreint à la portion dont il s'est chargé : les uns, attendant l'ennemi de pied ferme ou marchant à lui à pas lents & mesurés, forment le fonds & comme le corps d'une armée ; d'autres, joignant à l'intelligence & à l'adresse de l'homme la vigueur & l'impétuosité du cheval, déploient ces masses solides & mobiles en même tems, qui sont comme les ailes de ce vaste corps, dont d'autres plus dégagés dans leur armure, plus rapides, moins réguliers dans leurs mouvemens, semblent destinés, comme les yeux, à éclairer la marche & à diriger les pas. Mais vous, messieurs, aussi légers que les uns, aussi solides, aussi fermes que les autres, remplaçant la force par la vitesse, suppléant à toutes deux par votre ardeur ; tantôt à pied, soldats d'élite, aussi propres aux sièges qu'aux batailles, vous livrez & soutenez des assauts ; tantôt remontant sur vos coursiers, vous vous élancez de vos retraites & fondez tout-à-coup sur l'ennemi ; vous le rompez par la force, vous le dissipez par l'adresse, vous décidez les victoires, vous en assurez le fruit ; & comme vous réunissez les travaux & les périls de tous les corps, que vous êtes appelés à remplir successivement tous les grades,

que vous exercez tour-à-tour chaque partie de l'art des combats, vous ne devez pas vous renfermer dans une seule, mais travailler à les réunir toutes; vous devez montrer dans chaque grade des officiers supérieurs au grade qu'ils occupent, dans chaque dragon un homme aussi prompt à obéir que propre à commander un jour, & dans le corps entier l'abrégé de la science & des talens, comme vous l'êtes des opérations de toute une armée. »

La péroraison nous offre l'idée d'un monument élevé aux mânes des guerriers qui ont versé généreusement leur sang pour la patrie, & qui, placé entre l'école militaire & l'hôtel royal des Invalides, présenterait à la postérité les noms & les actions de ceux qui se seraient le plus signalés dans les combats. « La piété demanderait qu'au pied de la colonne un autel fût dressé au Dieu des armées, & que sur cet autel la victime sans tache fût immolée pour des péchés que n'aurait pas suffisamment expiés une mort glorieuse; il serait juste qu'à cette solemnité, présidée par tout ce que la nation a de chefs les plus nobles & les plus illustres, le peuple fût invité de se rendre, & de venir soulager sa douleur par ses soupirs & par ses larmes. Au premier rang, & dans la place la plus honorable, paraîtraient les veuves, les meres désolées, les enfans, les peres infortunés qui auraient à pleurer un fils, un époux, un pere; & l'orateur le plus éloquent, le plus homme de bien, le plus capable de

fentir nos pertes & d'exprimer nos regrets, serait chargé de louer les héros, objet de cette auguste & pieuse cérémonie. »

Ce discours, écrit d'un bout à l'autre avec une éloquence noble, douce & persuasive, respire partout la religion, l'humanité & le patriotisme; & l'on peut dire que cet ouvrage ne fait pas moins l'éloge des vertus pastorales du prélat qui l'a prononcé, que de ses talens oratoires.

Cet article est de M. GRANGIER, avocat au parlemens de Paris.



THEATRES.

COMÉDIE FRANÇAISE.

Lettre à M. G. D. L. R. rédacteur de la partie dramatique de ce Journal.

JE lis toujours, monsieur, avec le plus grand plaisir vos judicieuses réflexions sur les productions dramatiques & sur les talens des comédiens ; mais je vous avoue que je vous trouve, non trop poli, car on ne peut jamais l'être trop quand on critique & que l'on donne des préceptes, mais d'une indulgence excessive pour les acteurs. La sévérité, monsieur, peut très-bien s'allier avec la politesse ; vous avez cette dernière qualité, & avec elle un goût sûr, un tact exquis, & le talent de la discussion ; ayez aussi le courage d'être un peu plus sévère ; & vos critiques, quoique très-bien faites, en deviendront cependant plus piquantes pour vos lecteurs & plus utiles pour les comédiens. Louez l'acteur, quel qu'il soit, lorsqu'il a été bon ; encouragez-le, lorsqu'il n'aura été que médiocre ; mais aussi, quelque talent qu'il eût, avertissez-le toutes les fois qu'il se trompe, sans avoir égard à sa réputation. Si vous ne le faites pas, jamais

il ne se corrigera ; car le public pardonne tout à l'acteur qu'il aime, & le mauvais ton & la licence s'introduiront insensiblement. Permettez-moi, monsieur, de vous exhorter à être sans indulgence pour tout ce qui tend à nous rapprocher des tréteaux. Les comédiens nous y conduisent à grands pas ; & pour s'excuser, ils osent dire, ce qui est le comble du ridicule, que c'est pour nous plaire & nous ramener chez eux. Tonnez, monsieur, tonnez contre tout ce qui sent la farce & la bouffonnerie ; par exemple, contre ce monsieur Guillaume de l'*Avocat Patelin*, qui répond à l'*habemus confitentem reum*, va, va avec tes confitures de Rome, &c. (a) Cette plaisanterie est détestable, & si plate qu'il faut en vérité bien manquer de goût pour la préférer à celle de l'auteur, qui est bonne & la seule qui convienne. Je pardonnerais, je rirais même, si Jeannot m'en faisait une pareille ; mais sur le théâtre français je la trouve très-déplacée ; & je ne conçois pas pourquoi ces messieurs, qui ne veulent avoir aucune similitude avec cet acteur forain, le rappellent si souvent à notre souvenir.

M. Petit-Jean, dans les *Plaideurs*, au lieu de dire dans la scène du plaidoyer, *l'état despotique*, dit

(a) Mauvaise tradition, & que MM. les comédiens auront grand soin de conserver précisément parce qu'elle est mauvaise. Voyez le *Journal des théâtres*.

Note du rédacteur.

l'état des boutiques. (a) J'ignore si ce mot se trouve dans la première édition ; mais cela fût-il , ce ne serait point une raison pour le préférer à celui qui se trouve dans toutes les nouvelles éditions , & qui certainement est plus naturel & par conséquent meilleur.

Selon moi , monsieur , il est très-permis à un comédien de substituer un mot ; mais il faut que ce mot soit meilleur que celui qu'il supprime ; s'il ne l'est pas , il commet deux grandes fautes , celle de se croire plus d'esprit ou plus plaisant que l'auteur , & celle de déplaire à tous les gens de goût , en disant toute autre chose que ce qu'il doit dire. Je crois que les comédiens doivent être très-sobres dans ces substitutions , car ils n'y font pas heureux : peut-être est-ce parce qu'ils s'adressent à des auteurs respectables , même pour des gens de lettres ; mais puisqu'ils ont la manie de vouloir mettre du leur , que n'exercent-ils leur génie sur les Scarron , les Montfleury , les Dancourt , &c ? Assurément ces messieurs présentent un champ très-vaste à la correction ; cependant nous ne voyons pas qu'ils aient supprimé aucune des indécentes plaisanteries de ces auteurs : s'ils le faisaient , je leur suis garant que le public leur en saurait le plus grand gré , & que tous les gens délicats leur en mar-

(a) Autre tradition , non moins absurde que la précédente ; mais ces messieurs aiment mieux prêter un ridicule à Racine , que de manquer une occasion de faire rire les fôts.

Note du rédacteur.

queraient leur reconnaissance. Ils n'en font rien ; quel en est la raison ? je l'ignore. Mais , sans leur faire injure , je crois qu'on pourrait en inférer qu'ils ont plus de penchant pour la mauvaise plaisanterie que pour la bonne ; car il ne serait pas bien difficile d'adoucir tout au moins ce que ces auteurs ont de trop licencieux.

Racine ne donne que dix-huit ans à l'amoureuse de ses *Plaidéurs* ; quand c'est la dame Suin qui en fait le rôle , elle s'en donne vingt-six. Cette augmentation d'âge n'est pas un changement bien important ; mais si cette actrice croit par-là paraître moins déplacée , elle se trompe , car très - certainement elle n'a pas plus l'air d'une fille de vingt-six ans que de dix-huit. Ainsi , puisqu'il lui est impossible de paraître une amoureuse même d'un âge mûr , je crois qu'il vaudrait tout autant ne dire que ce qu'a dit Racine. Quand c'est la Dlle. Doligny , elle s'en donne vingt - deux , &c.

La dame Suin , qui a plus de raisonnement & d'esprit que de graces & de moyens , devrait être chargée du rôle de la gouvernante de Ménéalidé & de tous ceux de ce genre : elle y serait infiniment mieux placée que dans ceux où elle paraît tous les jours , (a) & beaucoup mieux que la dame Préville ,

(a) Nous avons dit tout cela à la dame Suin dans le n°. 26 du *Journal des théâtres* , ouvrage dont la cessation a fait sentir l'utilité. Mais la critique ne corrige point l'orgueil , elle l'aigrit. Nous ne voyons pas même que le public en devienne pour cela plus sévère ou moins indulgent ; mais tant pis pour ceux qui n'ont point d'oreilles.

à qui il est physiquement impossible de les rendre même passablement; & cette dernière devrait aussi abandonner ceux de payannes, car elle les joue d'une façon tout-à-fait désagréable. (a) Cette actrice a tant de rôles où elle est très-bien placée, qu'elle devrait céder ceux où elle paraît au-dessous d'elle-même. La Dlle. Lachassaigne fait les payannes avec aisance, gaieté & vérité. Pourquoi la Dlle. Préville ne voit-elle pas qu'en les lui abandonnant elle ferait plaisir au public, & qu'en les conservant elle nuit à sa réputation ?

Puisque je suis sur le chapitre de la Dlle. Lachassaigne, permettez-moi, monsieur, de réclamer pour elle vos conseils & vos encouragemens ; je crois m'appercevoir qu'elle marche à grands pas sur les traces de la célèbre Drouin, mais il faut qu'elle en fasse encore quelques-uns pour nous consoler entièrement de sa perte : aidée de vos avis, j'espère

Le journaliste a fait son devoir ; il a défendu la cause du goût, & il peut bien mériter des injures, mais non des reproches.

Note du rédacteur.

(a) Nous ne sommes pas tout-à-fait de l'avis de M. de Warmeniville, au sujet de la dame Préville ; le public perdrait beaucoup, si elle abandonnait des rôles où elle plaira toujours, même sans y exceller ; & quant à ceux de payannes, nous l'engagerons très-fort à ne jamais quitter celui de Mad. Michau dans *la Partie de chasse d'Henri IV*, parce qu'elle y met un naturel & une vérité frappante, & que ces deux qualités plairont toujours aux véritables juges des arts.

Note du rédacteur.

qu'elle ne trompera point mon attente, sur-tout si vous lui persuadez que l'excès nuit en tout; qu'à force de vouloir bien faire, souvent on fait mal; qu'une vieille amoureuse ne doit se parer que comme une jeune personne, & que se parer autrement, c'est ressembler à une vraie folle, bonne à mettre aux Petites-maisons, & non à une femme ridicule; que la comédie ne doit exposer à nos yeux que les hommes vicieux ou ridicules, & jamais des foux, parce que les uns peuvent être corrigés, & que les autres ne peuvent être guéris. Quand la Dlle. Lachassaigne se prépare à paraître en vieille amoureuse, qu'elle examine sa parure; & si elle juge, comme je n'en doute pas, qu'une jeune personne n'oserait jamais se montrer dans le monde avec une aussi maussade parure, alors elle doit être bien persuadée que ce n'est point celle qui convient à son rôle: s'il lui vient en pensée que c'était là comme se mettaient les vieilles amoureuses du siècle dernier, je lui dirai qu'elle se trompe; car une vieille femme qui veut plaire, se fait bien assez d'illusion pour emprunter la parure de la jeunesse, & se persuader qu'elle peut tout au moins cacher les outrages du tems; mais elle ne croira jamais être embellie par des ajustemens qui rendraient fort désagréable même la jeunesse: or il est certain que presque tous ceux des vieilles amoureuses des théâtres produiraient cet effet; par conséquent ce n'était pas ainsi que la jeu-

nessé se parait. Mais je veux pour un moment que cela soit ; eh bien ! ce ne serait point une excuse ni une raison pour se mettre de même aujourd'hui, car il m'importe fort peu de voir au théâtre le costume des extravagantes des siècles passés ; mais il m'importe & beaucoup de voir celui du mien. Si Molière revenait, il ne ferait certainement pas parler une vieille amoureuse autrement qu'il l'a fait ; mais il la ferait habiller différemment, & cela afin de la faire mieux reconnaître au commun des hommes, à qui il faut toujours des choses qui frappent les yeux, pour l'empêcher de croire qu'on lui montre la copie d'un original qui n'existe pas. (a)

Si, sur cet article, vous n'étiez pas, monsieur, de mon avis, je vous prierais de jeter les yeux sur la marquise de ***, & de me dire s'il est possible de la regarder sans rire ; cette vieille coquette qui a soixante ans bien comptés, & presque toute la laideur

(a) Ces réflexions nous paraissent trop sévères. Nous prions M. Warmeniville de considérer que le théâtre est un optique où les objets doivent être grossis en proportion de leur éloignement. Nous ne croyons donc pas qu'une vieille coquette [telles qu'Araminte dans les *Ménechmes*, Croupillac dans *l'Enfant prodigue*, la comtesse d'Escarbeynas, mad. Turcaret] fût assez ridicule en ne se parant que comme une jeune personne. Un peu de charge devient ici nécessaire ; mais il ne faut pas tomber du ridicule dans le burlesque, & c'est ce que l'on ne saurait trop recommander à la Dlle. Lachassaigne, qui nous parait d'ailleurs avoir les qualités nécessaires pour remplir avec succès cet emploi difficile.

Note du rédacteur.

de la vieilleffe, porte des robes à la polonoife, à la lévite, des chapeaux, & tout l'attirail d'une jeune fille; ce qui la rend fi ridicule, qu'il n'est perfonne qui, en la voyant, ne s'écrie auffi-tôt: ah, la vieille folle! Voilà, monsieur, la preuve qu'il fuffit à une vieille amoureuse de théâtre de s'habiller comme une jeune perfonne, pour paraître auffi ridicule que fon rôle l'exige.

Si ces réflexions font juftes, veuillez bien, monsieur, en faire part à la Dlle. Lachaffaigne, & l'avertir qu'en mettant moins d'affectation dans le fon de fa voix, en ne multipliant pas trop fes gestes, & surtout en les adouciffant, fon jeu deviendra beaucoup meilleur & plus agréable aux gens de goût. Je ne parle que des rôles fortement prononcés, ou, fi l'on veut, un peu chargés; car, dans tous les autres de fon emploi, j'ai peu ou point d'observations à lui faire.

Avant de terminer ma lettre qui est peut-être déjà beaucoup trop longue, je vous prie, monsieur, de me dire fi vous croyez que la petite gaieté qu'a eue le 30 novembre dernier la Dlle. Dugazon dans le *Chevalier à la mode*, foit bien plaifante & bien spirituelle. (a) J'en ai ri, j'en conviens, parce que je

(a) Cette plaifanterie qui confifte à changer le nom du personnage en celui de l'acteur qui le remplit, est une efpece de tradition dont Mlle. Dangeville a donné le premier exemple avec le célèbre Armand. La dame Bellecour, se l'est permife quelquefois avec le fieur Preville;

crovais bonnement qu'elle s'était trompée ; mais ayant appris que c'était pour faire de l'esprit , je vous avoue que j'en ai été très-choqué , & que je crois que de pareilles licences ne doivent point se souffrir sur la scene française. Je n'ai pas été moins choqué de voir son frere , faisant le rôle de Crispin , dans *Crispin médecin*, donner une claque sur les fesses du sieur Dalincourt , après l'avoir renversé par terre , & de voir ces deux valets se jeter l'un à l'autre le pauvre M. Lifidor (a) d'une façon qui aurait été trouvée indécente même aux Boulevards,

Si j'avais , comme vous , monsieur , le talent de la critique , c'est sur de pareilles licences que je donnerais carrière à mon esprit grondeur ; mais pour gronder il faut savoir le faire comme vous , ou se taire , & c'est ce dernier parti que je prends en vous assurant que j'ai l'honneur d'être , &c.

WARMENIVILLE. (b)

mais la Dlle. Dugazon devrait savoir qu'il est des choses qu'on peut se permettre avec le public lorsqu'on en est aimé , & dont on doit s'abstenir dans le cas contraire. Nous favons d'ailleurs que le sieur Dalincourt , qui remplissait le rôle de Crispin , ne s'attendait nullement à cette plaisanterie , & qu'il n'en a été rien moins que satisfait.

Note du rédacteur .

(a) Charge indécente & grossiere , & qui ferait croire que messieurs les comédiens ordinaires du roi cherchent à justifier le goût du public pour les ordures de la foire.

Note du rédacteur .

(b) Nous remercions M. Warmeniville de ses éloges & de ses critiques. Nous tâcherons de mériter les uns ,

PIECES

PIECES FUGITIVES.

Aux Espagnols du camp de Saint - Roch.

MESSIEURS de Saint-Roch, entre nous,
 Ceci passe la raillerie.
 En avez - vous là pour la vie,
 Ou quelque jour finirez - vous ?
 Ne pouvez - vous à la vaillance
 Joindre le talent d'abrèger ?
 Votre éternelle patience
 Ne se lasse point d'assiéger ;
 Mais vous mettez à bout la nôtre.
 Soyez donc battans , ou battus ,
 Messieurs du camp , ou du blocus ;
 Terminez de façon ou d'autre :
 Terminez , car on n'y tient plus.
 Fréquentes sont vos canonnades ;
 Mais , hélas ! qu'ont - elles produit ?
 Le tranquille Anglais dort au bruit
 De vos nocturnes pétarades ;
 Ou s'il répond de tems en tems
 A votre prudente furie ,

nous espérons répondre aux autres dans un des prochains numéros. C'est pas la discussion que le goût s'épure & s'éclaircisse, & nous saurons toujours gré aux gens instruits qui voudront nous faire part de leurs lumières.

Note du rédacteur.

Janvier 1782.

E

C'est par égard, je le parie,
 Et pour dire, je vous entends.
 Quatre ans ont dû vous rendre sages;
 Laissez donc là vos vieux ouvrages,
 Quittez vos vieux retranchemens.
 Retirez - vous, vieux assiégeans.
 Un jour ce mémorable siege
 Sera fini par vos enfans,
 Si toutefois Dieu les protege.
 Mes amis, vous le voyez bien,
 Vos bombes ne bombardent rien,
 Vos bélandres & vos corvettes
 Et vos travaux & vos mineurs
 N'épouvantent que les lecteurs
 De vos redoutables gazettes;
 Votre blocus ne bloque point,
 Et grace à votre heureuse adresse,
 Ceux que vous affamez sans cesse
 Ne périront que d'embonpoint.



Épître à Zémire sur son départ de Genève.

QUOI, vous, conquérante adorée,
 Vous abandonnez nos remparts ?
 A - t - on jamais vu Cithérée
 Craindre la présence de Mars ?

Que redouter avec vos charmes ?
 Amour pour vous eût combattu ;
 Le bras pose bientôt les armes,
 Lorsque le cœur se sent vaincu.

D'autres desirerent ce voyage
 Pour recouvrer leur liberté.
 Ah, dans un si doux esclavage
 Que je fois toujours arrêté!

Zémire pour un insensible
 Brûlez de même à votre tour;
 Mais la vengeance est impossible,
 S'il n'a le bandeau de l'amour.

Eglé fuyait le dieu Zéphire, [a]
 Il la suivit & fut vainqueur.
 La poursuite peut me séduire,
 Si sa fin plaît à votre cœur.

Du moins en volant sur vos traces,
 Formerais-je un plus beau dessein:
 Il ne suivait qu'une des graces,
 Moi j'en poursuivrais tout l'essaim,

Malgré la patrie & la gloire,
 Parlez, & je cede en ce jour
 Tous les lauriers de la victoire
 Pour un seul myrte de l'amour.

Qu'entends-je ! Charmante guerriere,
 Vous endossez l'habit de Mars.
 Jamais vos coups pourront-ils faire
 Le même effet que vos regards ?

[a] Eglé l'une des trois graces.

E ij

Ah! fuyez au lieu de combattre.

Diomedé bleffa Vénus.

Si vous imitez Cléopâtre,

Tous nos guerriers seraient vaincus.

Trop fortuné, jeune Zémire,

Si votre cœur forme en partant

Pour le poète un doux fourire,

Un léger soupir pour l'amant !

Par M. VERNES fils.



*Vers à mesdemoiselles S** & B****, en leur envoyant une chanson dont le refrain est un pied de nez.*

Vous dont l'esprit & les graces naïves
 Font l'ornement du nom Représentant,
 Si dans la fuite on vous voit Négatives, [a]
 Que ce ne soit jamais pour votre amant.

De la raison vos yeux troublent l'empire,
 Pour mériter votre charmant fourire,
 J'eusse suivi des partis erronés.
 Chantez pour moi des vers qu'amour inspire,
 Pour mes rivaux gardez un pied de nez.

Par le même.

[a] Les deux principaux partis de Geneve.



Épître à Marie.

FAUT - IL donc être demoiselle
 Pour avoir des adorateurs ?
 Non , Marie ; quand on est belle ,
 On a des droits sur tous les cœurs .
 Les yeux d'une simple bergere
 Valent souvent des yeux de cour .
 On prétend même que l'amour
 Cacha sous la verte fougere
 Le plaisir qui fuit le velour . . .
 Aussi fraîche que la Claudine
 Que chanta le gentil Bernard ,
 Crois que ta friponne de mine
 Peut aussi braver le froçard .
 Que m'importe que la nature
 Ne t'ait pas donné un grand nom ?
 Elle t'accorde sa parure ,
 Peut-elle faire un plus beau don ? . . .
 Quand on est jeune , l'on préfere
 Celle qui fait le mieux aimer ;
 Si cette erreur est passagere ,
 Sachons , Marie , en profiter . . .
 Ne fait-on pas que tout soupire ?
 Le bonze , l'esclave & le roi
 Sont tous sujets du même empire .
 L'amour range tout sous sa loi :
 Veuve , fille , femme , duchesse ;
 Prude à l'air fier pendant le jour ,
 La nuit se livre à la tendresse

Et ne respire que l'amour. . .
 Qu'importe alors qu'on soit monarque,
 Riche, pauvre, maître ou valet ?
 Le dieu malin, comme la Parque,
 Nous prend dans le même filet. . .
 Ne voyons donc point de distance.
 Moi, je le trouve de mon goût ;
 Eh ! puis quand on est belle en France ;
 Chère Marie, l'on est tout. . .
 Je ne vois dans l'objet que j'aime
 Que celle qui fait mon bonheur ;
 Le titre vain de la grandeur,
 Si je ne suis aimé de même,
 Ne flatte point du tout mon cœur,
 Je ne veux point qu'une maîtresse
 Rougisse de me rendre heureux ;
 J'aime à lire dans les beaux yeux
 Et mon bonheur & son ivresse. . .
 Je veux que, toute à son amant,
 Elle n'ait jamais la folie
 De donner trop au sentiment.
 Bientôt il devient assommant ;
 De lui nait la mélancolie,
 Et l'amour n'a plus d'agrément. . .
 J'aime encor moins une coquette
 Qui, peu fidelle à son berger,
 Le trompe souvent en cachette,
 Et dont le goût est de changer. . .
 Tiens ! si je viens à te déplaire,
 Eh ! ne m'en fais point de mystère,
 Dis-moi que tu ne m'aimes plus.
 Tu verras, charmante bergère,

Comment un Français militaire
Sait se consoler là-dessus.

Par M. le baron DE PARDAILLAU.



A V I S.

PLUSIEURS personnes desirerent un Journal historique de la religion, & je ne crois pas qu'il en existe encore. L'ouvrage périodique de M. Pfenninger, qui s'imprime à Kehl, sous le titre de *Christliches magazin*, faisait espérer quelque chose de semblable à un nouvelliste ecclésiastique; mais ce qu'on y trouve en fait d'anecdotes ou d'avis est toujours suivi de quelque réflexion de l'auteur; d'ailleurs le but principal de ce livre n'était pas de donner quelque chose de complet en ce genre, & l'on ne l'avait pas promis.

Nous annonçons aujourd'hui un ouvrage périodique, dont les rédacteurs travailleront uniquement dans cet objet. Ils prennent dès à présent les mesures nécessaires pour l'exécution de leurs vues. Il aura pour titre, *Der Kirchenbote fur religions freunde aller kirchen*. Le Nouvelliste ecclésiastique pour les amis de la religion de toutes les églises. Ouvrage qui fera autant historique & aussi peu dogmatique que possible, & fait par conséquent pour les amis de la religion de toutes les communions & de toutes les

sectes , ayant pour épigraphe , *Nihil humani a me alienum puto*. Point de morceaux destinés uniquement pour des gens de lettres ; mais bien de ceux qui sont à la portée de gens sans érudition , qui lisent cependant , réfléchissent & cherchent à acquérir quelque conpaissance de l'état de la religion.

Ce *Nouvelliste ecclésiastique* contiendra des morceaux importans , des fragmens , des anecdotes , des faits anciens & nouveaux , pour servir à l'histoire de la religion & du christianisme. *Relata , non relata , & quasi non relata referet*. Si des traits relatifs à la religion sont entrés nécessairement dans le plan des Ephémérides de l'humanité , ils doivent à beaucoup plus forte raison faire la base de celui du *Nouvelliste ecclésiastique* , à remplir les devoirs qu'il s'impose même par l'épigraphe qu'il a choisie.

Le premier cahier en six feuilles paraîtra au commencement de février , & renfermera les conditions de l'abonnement annuel. On en publiera un pareil de deux en deux mois , & l'on pourra souscrire chez la librairie des savans de Dessau , ou dans tous les lieux où cet établissement a des correspondances,



Aux Editeurs du Journal de Neuchatel.

MESSIEURS.

EN 1770, un ami de l'humanité publia dans votre journal une lettre sur l'efficace de mon remède contre l'épilepsie, en nommant huit personnes de sa connaissance, atteintes de cette cruelle maladie, que j'en avais complètement délivrées.

La même année je distribuai une liste imprimée des noms de treize autres malades, chez qui ce remède avait eu le même succès; & en juillet 1771, j'insérai moi-même dans votre journal une lettre qui faisait mention de six guérisons nouvelles, sans parler de ceux qui n'ont pas voulu que je les nomme.

Un de ces derniers, qui est une personne respectable à tous égards, ayant fait la plus heureuse expérience de ce remède, me sollicite vivement de continuer à faire connaître au public les cures qu'il a opérées. C'est pour déférer à ses desirs que je joins à cette lettre une nouvelle liste de mes guérisons, en observant toujours scrupuleusement la discrétion que je dois à tous ceux qui ne veulent pas être connus.

Ce remède est aussi excellent dans toutes les affections du genre nerveux, approprié suivant les tempéramens & les circonstances des malades.

Noms des personnes guéries de l'épilepsie depuis ma dernière annonce.

1. Le fils de M. le lieutenant Blanc, de Begnin, bailliage de Nion, canton de Berne.
2. Samuel Borgeaud de Penthaz, bailliage de Morges, canton de Berne.
3. Joseph Boffonnens, bailliage d'Attallens.
4. Jeannette Borgeoz de Pully, bailliage de Lausanne, canton de Berne, âgée de 34 ans.
5. Jean-Jacques Gilleiron sur les monts de Saint-Saphorin, bailliage de Lausanne, canton de Berne.
6. Le fils de Jean-Denis de Rougemont, habitant à Lausanne, âge de 10 ans.
7. La femme de M. le justicier Jean Ducrez, d'Esfertines, bailliage d'Yverdon, âgée de 34 ans.
8. Le fils de M. le justicier Dufrenes à Pannex, de la commune d'Olon, canton de Berne.
9. L'enfant de Jacques Dupuis, habitant à Lausanne, âgé de 12 ans.
10. La veuve Freymond à Saint-Cierge, bailliage d'Yverdon.
11. Jean-David Hermeijard à Germagnin sur Rolle, bailliage de Morges.
12. Joseph-Augustin Janet à l'abbaye du Grand-Vaux dans la Franche-Comté.
13. La fille de Jaquenoud d'Ecu-Blanc, bailliage de Lausanne.
14. Jonin de Fey, bailliage d'Yverdon.

15. Jean Lavanchy, habitant à Lausanne.
16. Louis Lavanchy de Savigni, bailliage de Lausanne.
17. La femme de Jean-François Mieville d'Essertines, bailliage d'Yverdon, âgée de 36 ans.
18. La fille de Baltazar Mollier à Etagniere, bailliage d'Echallens.
19. Albert Betregnay à Molandin, bailliage d'Yverdon.
20. Emanuel Neuville d'Essertines, bailliage d'Yverdon.
21. David Pache d'Epalinge, bailliage de Lausanne.
22. Le fils de Jean - Pierre Peitrequin de Romanel, bailliage de Lausanne.
23. Le fils de Pierre Poufoz à Olon, gouvernement d'Aigle, canton de Berne, âgé de 22 ans.
24. Daniel Rapin de Corcelles, bourgeois de la ville de Payerne, canton de Berne, âgé de 40 ans.
25. David Reymond de la vallée du lac de Joux, bailliage de Romainmotier, canton de Berne.
26. Marie Jacottet, bailliage d'Echallens.
27. Marie-Madeleine Delacretaz d'Aigle, canton de Berne.
28. Jacques Morandin à Saint - Prés, bailliage de Morges.
29. La femme de Jean-François Néville d'Essertines, bailliage d'Yverdon.

30. Le fils de M. l'assesseur Burdel , bailliage d'Yverdon.

31. Joseph Debous de Biolay-Orjalaz , bailliage d'Echallens , âgé de 14 ans.

32. Madeleine Nicolier à Ormont , du mandement d'Aigle , canton de Berne.

Mon remède pour les écouelles & celui contre les tristes effets de l'onania & les maladies vénériennes , acquierent de jour en jour plus d'efficacité.

Lausanne , ce 19 décembre , 1781.

STRUVE , médecin praticien.



*Réflexions sur les tableaux exposés au salon du Louvre
le 25 août 1781.*

NOUS cédon à l'empressement d'une grande partie de nos souscripteurs français , en parlant des tableaux exposés au Louvre. On ne doit pas exiger d'un homme de lettres des connaissances aussi étendues sur cet objet que celles d'un artiste. C'est pourquoi nous nous bornerons à rendre compte des sensations du public , en y mêlant nos propres réflexions. Puissent - elles n'avoir rien d'offensant pour des artistes estimables , que nous nous ferons toujours un devoir de respecter , même en hasardant quelques critiques sur leurs productions.

Le premier objet qui frappe les yeux en arrivant au salon, c'est le superbe escalier qui y conduit, & qui vient d'être construit par M. Brébion, sous les ordres de M. le comte d'Angiviller. Ce monument vraiment digne du temple des arts est fait sur les plus belles proportions, & joint à la noblesse une distribution commode & nullement fatigante.

En entrant dans le salon, les yeux se fixent d'abord sur les tableaux d'histoire, & c'est aussi de ceux-là dont nous allons commenter à parler.

N^o. 1. Le premier dans l'ordre numérique est Briséis emmenée de la tente d'Achille, par M. Vieu. Ce tableau de dix pieds en carré se fait remarquer par une belle couleur, une grande connaissance de l'antique & un dessin pur & correct. Mais on trouve aussi que la composition manque de feu, que toutes les figures sont droites, ce qui fait à l'œil un mauvais effet; qu'Achille n'est ni assez noble ni assez animé, & que son geste marque plus le dépit que la colere; que Briséis n'a ni beauté ni noblesse; que ses bras sont mal dessinés & son attitude sans grace. Tout le monde s'accorde à trouver ce tableau bien inférieur à celui du même auteur, exposé au dernier salon; & il ne doit s'en prendre qu'à lui-même de nous avoir rendu si difficiles. Lorsqu'on a fait une fois parfaitement bien, c'est une espece d'engagement de faire toujours de même.

N^o. 2. M. de la Grenée l'ainé, si renommé dans

les sujets voluptueux & tendres , ne doit pas prétendre à la même gloire dans ses tableaux d'histoire. Les préparatifs du combat de Paris & de Ménélas présentent beaucoup de défauts qui ne sont rachetés par aucune beauté ; les deux principaux personnages placés aux deux coins du tableau ; nulle noblesse dans les têtes , tous les personnages costumés en héros de théâtre ; un mauvais ton de couleur , de l'incorrection dans le dessin & de la sécheresse dans la composition : voilà ce que l'on a remarqué dans ce tableau.

N^o. 3. Celui d'Annibal , faisant donner la sépulture à Marcellus tué dans le combat , est infiniment mieux , & dans une proportion qui se rapproche davantage des moyens de M. de la Grenée. On y voit un beau ton de couleur , quoique le corps du héros ne paraisse pas celui d'un homme mort il y a peu d'instans. Annibal n'est vu que de profil , & c'est une adresse dont on doit savoir gré à l'artiste : mais il a fait ce général beaucoup trop grand ; car quoique penché , sa tête s'élève encore par-dessus celle de son cheval , ce qui n'est pas dans la vérité des proportions de la nature.

N^o. 4 , 5 & 6. L'amour consolant la peinture des écrits envenimés de ses ennemis , Laïs recevant un riche présent , & Alcibiade aux genoux de sa maîtresse , appartiennent plus au genre de l'auteur , & sont généralement plaire. On remarque cependant dans le premier , que la palette de la peinture est vaine , &

la gorge flasque & molle ; & dans le troisieme , la maîtresse d'Alcibiade n'est ni assez jolie ni assez gracieuse pour justifier le goût de cet Athénien , & lui faire pardonner ses exploits. On trouve néanmoins dans ces trois sujets, de la fraîcheur , une touche agréable , & un coloris fait pour séduire.

N^o. 13 , 14 & 15. Les trois tableaux de dévotion de M. Vanloo , sans être excellens , valent cependant beaucoup mieux que ses sujets de galanterie. Sa sainte famille sur-tout est d'une composition sage & d'un ton de couleur agréable ; mais sa promesse de fidélité , son amante abandonnée & ses amans unis par l'hymen sont généralement improuvés , n^o. 16 , 17 & 18. Ils pechent par la composition , le dessin & la couleur , & nulle beauté ne dédommage de ces défauts.

N^o. 19. Mars vaincu par Minerve , par M. Doyen , dénote un grand feu dans la composition : mais cet enthousiasme auroit grand besoin d'être modéré ; tout est confus dans ce tableau , & sa vue fatigue l'œil. Du jaune , du bleu & du verd , voilà ce qu'on y apperçoit d'abord. Mars a l'air peu noble , & le visage plus enflammé qu'animé. Minerve qui doit combattre sans être apperçue de Diomedé , est précisément devant son char. Les chevaux de ce char sont de porcelaine , & paraissent inanimés , &c. Malgré ces remarques , ce tableau décele un grand talent dans son auteur , & nous l'invitons à justifier les espérances qu'il donne de lui.

N^o. 20. La piété de Fabius Dorso, de M. Lépicié est loin de mériter les mêmes reproches. Tout est froid dans ce tableau, tout y est rouge, tout y est désagréable. N^o. 21. Ces hommes vus à moitié, ce tronc d'arbre qui a l'air d'un serpent, ce couleur de chair rougeâtre acheve d'en faire l'un des plus médiocres tableaux du fallon, mais moins mauvais cependant que la résurrection du même auteur, à qui nous conseillons d'abandonner l'histoire, pour se borner aux petits sujets, qu'il rend avec autant de grace que de vérité. N^o. 22, 24, 25. Le départ d'un braconnier, le jeu de la fossette & le jeu de cartes justifient ces éloges & notre invitation.

N^o. 26. Encore un tableau d'histoire manqué. Achille, qui devrait être le personnage principal du tableau, est vu dans la vapeur & paraît un enfant de douze à quatorze ans. S'il y a du mérite dans l'attitude des Troyens qui se font un rempart de leurs boucliers, il y a peu de vérité dans l'attitude des Grecs qui lancent des quartiers de rochers qu'à peine un homme pourrait soulever.

N^o. 32, 33, 34. Les tableaux d'histoire de M. de la Grenée le jeune, ne valent pas mieux que ceux de son frere. Un martyre de Saint-Etienne, qui fait souffrir plus d'un spectateur; une conversion de Saint-Paul qui ne convertira personne; un Tarquin qui a l'air d'un danseur de l'opéra, & dont la présence qui devrait intimider la chaste Lucrece, ne lui fait seulement

lement pas baisser les yeux. N^o. 31. Tout cela ne vaut pas les noces de Cana du même auteur, qui présentent un beau ton de couleur, une composition simple & une perspective bien ménagée. N^o. 37. Nous voudrions donner les mêmes éloges à David insultant Goliath; mais le souvenir du même sujet que nous avons vu à Versailles, vient arrêter notre bonne volonté.

On a fort loué M. Taraval de sa prudence à ne nous présenter Auguste que par - derrière dans son tableau de la Sybille de Cumès. C'est un trait de prudence qui vaut mieux que le tableau. N^o. 48. Il est fâcheux qu'il n'ait pas pu faire de même dans sa Diane au bain, n^o. 51, & son triomphe d'Ampitrite, qu'on a dit être celui du mauvais goût; il nous a épargné l'aspect de deux vilaines figures, & c'était bien assez du ton jaune & blafard qui regne dans ces deux sujets, n^o. 50.

M. Vernet a paru cette année inférieur à lui-même. Ne serait-ce pas parce qu'on se lasse de voir toujours la même chose, & qu'un sujet tant de fois répété finit par produire la satiété? On a remarqué cependant, dans son tableau du naufrage, deux corps noyés & rejetés par les vagues, rendus avec une vérité qui fait frémir la nature, n^o. 55.

N^o. 56. Les portraits de M. Roslin sont moins de plaisir que ses draperies. Ses têtes sont toutes blanchâtres & de peu d'expression. C'est qu'il est plus aisé

Janvier 1782.

F

de rendre la nature morte que la nature vivante.

N^{os}. 59, 60, 61, 62, 63, 64. Les différentes vues de M. de Machy font plaisir, & l'on aime à retrouver les sites que l'on connaît. On pourrait cependant désirer plus de fini dans ces tableaux destinés à être vus de près, & dont c'est à peu près le principal mérite. Son dôme des Invalides est d'un bel effet & rendu avec assez de vérité, n^o. 65.

N^o. 72 - 77. Les portraits de M. Dupleffis joignent au mérite de la ressemblance, celui d'être animés & vivans. Ses chairs font belles, & les accessoires rendus avec une grande vérité. Le portrait de M. Thomas & celui de l'auteur, les seuls dont nous connaissons les originaux, nous ont paru d'une vérité frappante.

N^o. 78. Le cheval de M. Renon a l'air d'un bœuf, & son Castor d'un homme détaché de la roue. Ce tableau est le morceau de réception de l'auteur ; mais il paraît qu'on a eu plus d'égard à l'esprit de l'artiste qu'au mérite de son ouvrage. Au reste, ce tableau explique le silence de M. Renon dans le Journal de Paris. On se permettra de lui demander aussi pourquoi, dans son tableau de la Samaritaine, il a représenté cette femme avec une marmite, n^o. 79. Ce n'est pas ordinairement dans ces sortes de vases qu'on vient puiser de l'eau dans une fontaine.

N^o. 84. Les paysages de M. Juliart disputent aux tableaux de M. Renon la palme de la médiocrité ; il en est un sur-tout, dans l'embrasure d'une fenêtre,

qu'il s'était difficile de prendre pour autre chose que pour un trumeau de cabaret.

Les tableaux de M. Casanova joignent au mérite de l'effet celui d'une composition savante , & d'une superbe entente de couleurs. On lui reproche d'embellir la nature au lieu de la copier , & sur-tout de ne pas dessiner ses animaux avec assez de soin ; ce qui semblerait prouver qu'il n'en a pas fait depuis long-tems d'après nature. Mais , malgré ces légers défauts , le ton trop verd que l'on pourrait reprocher à son clair de lune , &c. n°. 85 , M. Casanova n'en fera pas moins le premier peintre de paysages de l'école française actuelle.

N°. 93. On reconnaît dans les divers ouvrages de M. Guerin le restaurateur du plafond de Boulogne dans la chambre des requêtes du palais , & c'est en dire assez.

N°. 94. La foule , qui s'attache toujours aux tableaux de M. Robert , est une présomption favorable pour eux (a). Son incendie de l'opéra présente un superbe effet de lumière. On voudrait seulement qu'il n'eût pas donné le costume italien aux femmes du peuple , placées sur le devant de la scène. Le tableau du lendemain de l'incendie est aussi d'un grand effet ;

(a) Ces deux tableaux appartiennent à M. Girardot de Marigny , non moins célèbre par l'étendue de sa fortune que par son amour pour les arts , qu'il soutient par ses bienfaits , en les honorant par ses connaissances. Il est peu de connaisseurs qui puissent mériter un semblable éloge.

mais il est trop mal placé pour qu'on puisse bien en juger les détails.

Madame Vallayer-Coster soutient sa réputation par ses fleurs qui ne sont pas éclipsées par celles de M. Van-Spaendouck. N^o. 104. Mais jalouse de montrer que ses talens ne se bornent pas à la nature morte, elle présente ici le portrait en pied de madame Sophie de France, & celui d'une jeune dame arrangeant des fleurs dans un vase. N^o. 107. Ces deux morceaux méritent les plus grands éloges, soit pour le dessin, soit pour le coloris, auquel il ne manque peut-être qu'un peu plus de vigueur, sur-tout dans le dernier.

N^o. 103. Nous croyons qu'on a jugé trop sévèrement la mort de Bayard de M. Beaufort. Lorsque ce tableau sera mieux placé, on pourra voir qu'il n'est pas sans mérite, soit du côté de la composition, soit même pour la couleur.

N^{os}. 109, 110, 111, 112, 113. Il y a beaucoup de dessins d'architecture de M. Devailly, qui sont une nouvelle preuve du talent de cet académicien. N^o. 114. On distingue sur-tout le modèle d'un escalier d'un nouveau genre. Il est à double rampe, tournant sur son noyau; on l'ouvre & ferme facilement par le moyen des contre-poids, les marches étant en équilibre sur leur axe. Cette invention est ingénieuse; mais nous doutons qu'elle puisse s'exécuter en grand, vu la difficulté de faire mouvoir une telle machine.

Nos. 119, 120. Les tableaux de dévotion de M. Jolain ne sont pas des chef-d'œuvres. Mais on doit lui faire gré de son intention dans celui de l'humanité voulant arrêter le démon de la guerre. N°. 121. L'idée en est belle, fait honneur à l'âme de cet artiste, & mériterait une plus savante exécution.

N°. 134. Nous ne voulons pas troubler la cendre des morts, c'est pourquoi nous ne dirons rien du tableau de feu M. Aubry, & nous ne remarquerons pas qu'il peche par le dessin & la couleur, pour observer que le costume antique y est fidèlement rendu. Nos. 135, 143. Les émaux de M. Weyler sont d'un fini précieux & d'une agréable exécution. On dit qu'ils ne joignent pas à ce mérite celui de la ressemblance; mais il faudrait avoir connu ou connaître les originaux, pour en juger.

Les tableaux de M. Suvée sont ceux sur lesquels le public est le plus singulièrement partagé. On ne peut cependant refuser d'en reconnaître les beautés, & de voir dans l'auteur l'une des plus chères espérances de l'école française. N°. 144. Le tableau allégorique sur la liberté accordée aux arts, est d'une belle ordonnance, d'un dessin pur & châtié. N°. 145. Celui des Vestales présente un bel ensemble, une composition noble & simple; & si la couleur paraît trop uniforme, il faut en accuser le sujet. N°. 146. On voudrait aussi que les têtes des Vestales se ressemblassent moins, & fussent plus animées. Sa visitation

joint à un beau ton de couleur un ensemble agréable. La physionomie de la Vierge est bien ; mais sainte Elisabeth paraît trop âgée pour une femme enceinte. Du reste, cette figure est belle, & supérieurement éclairée.

N^o. 147. Le printems, par M. Callet, n'est pas sans mérite. La composition en est sage, les figures nobles, & l'ordonnance agréable. Il nous semble que le char de Cybelle ne va pas assez vite pour faire voler la poussière, & l'on remarque dans ce tableau un ton de couleur trop brillant qui déplaît aux connaisseurs, & sent un peu le peintre de décoration.

N^o. 150. Le portrait de M. le comte de Vergennes, ministre des affaires étrangères, est, dit-on, fort ressemblant. Les accessoires en sont beaux, quoique peut-être d'un ton de couleur qui n'a pas paru à tout le monde assez vigoureux.

N^o. 151. La mort de Leonard de Vinci qui expire dans les bras de François premier, a paru réunir le plus de suffrages, & bien des gens regardent ce tableau comme l'un des plus beaux du salon. Il nous semble en effet qu'il était difficile de rendre avec plus de vérité un trait si honorable pour les arts. L'entente de ce tableau est magnifique, la perspective bien observée, la tête du médecin repoussant le breuvage bien expressive, & le lointain de l'atelier jette un beau jour sur le tableau. Le ciel-de-lit paraît avoir six pieds, & l'effet augmente avec la distance.

On eût désiré plus d'expression dans la tête de François premier. L'auteur, dit-on, a travaillé d'après un portrait; mais ne pouvait-il l'animer un peu? Les pages sont trop fluets & mal dessinés; mais ces légères taches n'ôtent rien au mérite de ce tableau, qui annonce dans son auteur les plus grands talens.

N^o. 152. L'étude qui veut arrêter le tems, du même artiste, laisserait peu de chose à désirer, si les deux figures étaient plus éloignées l'une de l'autre, & que les traits du tems fussent moins fortement prononcés. On doit se rappeler que c'est un être fantastique, toujours en marche & presque aérien, parce qu'on ne peut le saisir. Au reste, ce tableau présente un coloris vigoureux & une touche large & correcte.

N^o. 153. Le tableau de réception de M. Berthelémy n'offre pas à beaucoup près les mêmes beautés. Si l'Apollon est bien dessiné, il n'en est pas de même de Sarpedon, & sur-tout du sommeil & de la mort qui présentent un ensemble confus. On remarque néanmoins dans ce morceau une belle connaissance de l'antique, & un ton de couleur estimable.

N^o. 154. Les fleurs de M. Van-Spaendouck sont de la plus grande vérité, & l'on peut dire que Van-Huysen, si célèbre en ce genre, a trouvé un successeur. Les fruits ne sont pas rendus avec autant d'art, sur-tout les raisins qui sont trop blancs. Au reste il est bien plus facile en ce genre d'approcher & même

d'atteindre à la perfection que dans un tableau d'histoire.

N^{os}. 161, 162, 163, 164. Les mignatures de M. Gall font d'un fini précieux & d'une brillante exécution. Celle qui représente la famille de M. le comte de Schonwaloff, paraît sur-tout réunir tous les suffrages. On y désirerait seulement un ton de couleur un peu plus vif, & des nuances plus prononcées.

N^o. 165. Comme nous ne nous sommes pas engagés à parler de tous les tableaux du fallon, nous passerons sous silence l'esquisse terminée de M. Martin, & la transfiguration de M. Robin, nous croyons que ces deux messieurs doivent nous savoir quelque gré de notre discrétion, n^o. 167.

N^o. 169. La double récompense du mérite, par M. Wille, a paru séduire un grand nombre de personnes; mais les connaisseurs ne se sont pas laissés entraîner au torrent de la multitude. Ils ont reconnu que l'officier-général était dans une posture contrainte & gênée, que le dragon avait l'air niais, & que son geste exprimait plus l'humilité que la reconnaissance. La fille leur a paru une jolie poupée en lévite; & il n'est pas, jusqu'au satin tant vanté de sa robe, qu'ils n'aient trouvé trop crud & plissé d'une manière roide, & qui sent l'apprêt.

N^{os}. 170-192. Les vues de M. Gouel font en grand nombre, & dénotent dans l'auteur, de la facilité. Elles représentent des sujets intéressans, & qui

plairaient davantage, si le dessin en était plus soigné ; & les détails moins négligés.

N^o. 193. Il est quelquefois dangereux d'accoutumer le public à de beaux ouvrages ; c'est provoquer la sévérité de son jugement, si l'on ne soutient pas ses espérances. Voilà précisément ce qui arrive aujourd'hui à M. Vincent. Son tableau de Matthieu Molé, exposé au fallon de 1779, promettait beaucoup, & celui-ci [le combat des Romains & des Sabins] tient peu. On se ressouvient du premier, & l'on oublie ce qu'il y a de bon dans celui qu'on a sous les yeux. On ne pense pas aux éloges, on ne songe qu'aux regrets. Il est vrai que ce tableau est d'un mauvais ton de couleur, que la dégradation des tons n'y est point observée, que le fond en est diffus, &c. mais le groupe de devant est admirablement bien dessiné. Cette femme qui se présente aux coups du soldat pour sauver son enfant, est du plus grand effet. Les figures sont dessinées très-correctement, & bien disposées. Si ce tableau ne soutient pas les espérances qu'avait données l'auteur, il serait injuste aussi de dire qu'il les anéantit ; & nous osons croire qu'au prochain fallon, il saura nous dédommager de notre attente.

N^o. 198, 199. Les vues de Chantilly par M. Decoste, sont exécutées avec une patience admirable ; les détails y sont d'un fini précieux : mais il faut les voir de près pour juger de leur mérite ; car placées

à quelque distance, elles sont absolument sans effet.

N^o. 201. Le siege de Beauvais, par M. Lebarbier, devait intéresser tous les cœurs français. On fait que ce siege est la gloire d'un sexe célèbre par de plus doux exploits, & que la ville dût son salut au courage de Jeanne Achette, qui donna l'exemple à ses compagnes. Ce sujet prêtait beaucoup, & l'auteur n'en a pas su tirer parti. Ce tableau peche absolument par l'ordonnance; tout y est confus & trop approché. Il faut se borner à en louer quelques détails, & la couleur qui y est assez bien ménagée.

N^o. 202. Un Canadien & sa femme pleurant sur le tombeau de leur enfant; n^o. 203, Crillon recevant à Tours la lettre d'Henri IV; n^o. 204, le marquis d'Etampes recevant un ordre de la part du général devant le siege de Cassel, pechent également par la couleur & l'expression. Ces sujets qui devraient être animés, sont froids, sans ame & sans énergie.

N^o. 212. M. Gue s'est distingué par une vue de la forêt de Fontainebleau du plus grand & du plus agréable effet. N^o. 215. Un clair de lune sur la riviere aux environs de Chaillot, le dispute aux plus beaux tableaux de M. Vernet en ce genre. Le lointain y est si beau, que l'illusion subsiste encore à une fort petite distance.

Les petits tableaux de M. de Bucourt méritent les plus grands éloges. Ils sont d'un effet charmant & dans le goût du célèbre Wouwermans. N^o. 217. Le gen-

l'homme bienfaçant est celui qui nous plaît le moins. Ce gentilhomme a l'air de danser, & il tient sa bourse par-derrière & d'une manière forcée. N^o. 218, 219, 220. Nous aimons beaucoup mieux l'instruction villageoise, le juge de village, & sur-tout la consultation redoutée. Lorsqu'à l'âge de M. de Bucourt on exécute un morceau comme celui-là, c'est un augure bien favorable, & nous l'invitons à soutenir sa réputation naissante.

C'est au goût éclairé de M. le comte d'Angiviller & à son amour pour les arts, que nous devons les tableaux de M. David. Ce jeune homme avait montré ses tableaux à l'académie pour en recevoir des conseils : ces messieurs auraient bien voulu le recevoir ; mais par une délibération nouvelle il était trop tard pour que ces tableaux parussent au salon. M. d'Angiviller a engagé la compagnie à transgresser la loi en faveur de M. David, qui méritait bien sans doute une exception. Il a été agréé d'une voix unanime, & ses ouvrages justifient bien l'empressement de l'académie.

N^o. 312. Il est difficile de mettre plus d'expression dans un sujet que dans celui de saint Roch intercédant la Vierge pour les pestiférés. Un jeune homme sur le devant du tableau, déjà consumé par le mal, livide, noir, fait reculer d'horreur. L'expression de saint Roch est superbe, & l'anatomie de ses mains savamment observée. On eût désiré peut-être que la

Vierge fût un peu plus élevée ; mais M. David a voulu en faire un sujet principal, & ne pas la mettre dans l'éloignement.

N^o. 311. Bélisaire demandant l'aumône dans son casque, est de la plus touchante expression. Rien n'est si beau que la tête de ce guerrier ; & celle de sa fille entre ses bras est vraiment intéressante. La femme qui lui fait l'aumône, est aussi parfaitement dessinée ; mais on paraît s'accorder à ne pas trouver le soldat aussi bien. Il est trop roide ; & sa surprise, bien caractérisée d'ailleurs, ferait un meilleur effet, si les deux mains n'étaient pas élevées sur la même ligne. Le fond du tableau est un peu noir ; mais nous croyons que le sujet demandait une teinte obscure, & que toute la lumière devait se porter sur la tête de Bélisaire qui est vraiment admirable.

Difons un mot des sculptures.

N^o. 227. La statue de Blaise Pascal, par M. Pajou, est d'une belle simplicité. L'attitude en est noble & simple, & la tête de Pascal exprime bien un homme de génie modeste & studieux. Le buste de M. Grétry est, dit-on, fort ressemblant, n^o. 228. C'est un hommage rendu par tous ses concitoyens, au talent de cet habile musicien. Celui de Mad. de Bonnard (a)

(a) C'est l'épouse de M. de Bonnard, sous-gouverneur des princes enfans de Mgr. le duc de Chartres, si connu par l'agrément de ses poésies fugitives, les graces de son esprit, ses qualités sociales, & sa constante amitié pour M. Dorat.

est infiniment agréable , & ne pouvait manquer de l'être après un tel original.

N^o. 233 , 234 , 235. Moliere , M. Mefmer , Mlle. Luzy font beaucoup d'honneur au ciseau de M. Caffery , dont les talens font connus depuis long - tems. Un bouquet de fleurs en marbre du même artiste , est aussi très-bien exécuté , & souvent entouré d'un grand concours de spectateurs.

N^o. 239. Le Vulcain de M. Bridan est correctement dessiné , mais trop agréable pour un dieu qui n'est pas celui des graces.

N^o. 240. La statue de Montausier , par M. de Mouchy , manque de noblesse , & l'on n'y reconnaît pas les traits de ce courtisan célèbre , qui aurait été bien aisé de ressembler au misantrope de Moliere.

N^o. 243. Le buste de Destouches , par M. Berruer , nous a semblé trop bouffi , & les chairs en paraissent molles. Du reste les détails font bien rendus.

N^o. 251. La statue du maréchal de Tourville , par M. Goudon , paraît jusqu'ici avoir réuni tous les suffrages. On en admire les détails , l'expression , la noblesse & le fini. On lui a reproché seulement d'avoir fait son héros trop jeune pour le tems auquel il l'a pris , & d'une figure trop agréable.

N^o. 252. La statue de M. de Voltaire est parfaitement rendue , & le rire caustique & malin de ce philosophe célèbre nous a paru saisi avec beaucoup d'intelligence. M. Goudon offre encore plusieurs bustes ,

parmi lesquels on distingue celui du célèbre docteur Tronchin , frappant de ressemblance , n^o. 254 , & celui de M. Palissot , littérateur distingué , & qui n'est pas rendu avec moins de vérité , n^o. 261.

N^o. 265. Le buste de la reine , par M. Boifot , mérite les plus grands éloges , & joint à la plus parfaite ressemblance la plus agréable exécution.

N^o. 270. Le maréchal de Catinat , par M. de Joux , manque absolument de noblesse. Son attitude n'est pas celle d'un guerrier ; & pourquoi lui faire tracer le plan d'une bataille qui est tout tracé dans un rouleau qu'il tient à la main ? On espere que M. Dejoux profitera de ces remarques , lorsqu'il exécutera ce morceau en marbre.

N^o. 295. Nous ne dirons rien des gravures , qui n'ont rien cette année de bien intéressant. Un portrait de Louis XV , par M. Cathelin , bien inférieur au célèbre Louis XIV , de Drever , & un dessin du sacre de Louis XVI , par M. Moreau , dont les détails sont fort bien rendus. Voilà ce qui nous a paru mériter d'être distingué. N'oublions pas cependant une copie en miniature du tableau de Vandik [Charles premier] qui fait le plus grand honneur à M. Strange.

Par M. G. D. L. R.



*Couplets à mademoiselle de Wismes , sur l'air du vau-
deville d'Epicure , envoyés la veille de la fête de
S. Charles , dont elle porte le nom.*

FIERE ençore de sa conquête,
Vénus présentait à sa cour
Un portrait que dans une fête
Venait de dessiner l'amour.
Ah ! dit la reine de Cythere,
Voilà mes yeux , voilà mon teint.
Non , dit l'amour , pardon , ma mere ;
Lolotte est l'objet que j'ai peint,

A sa taille leste & légère,
A la fraîcheur de ses attraits ,
A l'air naïf de la bergere ,
Hébé crut connaître ses traits.
Hélas ! dit la jeune immortelle ,
C'est moi : me voilà trait pour trait.
Non , dit l'amour , elle est plus belle ;
De Lolotte c'est le portrait.

Dans ses regards est la finesse ;
Minerve s'y voit à son tour ;
Elle y reconnaît sa sagesse ,
Soumise au pouvoir de l'amour.
Comment , dit - elle , se méprendre
A cet air si noble & si doux ?
Non , dit l'amour , elle est plus tendre ,
Plus jeune & moins fiere que vous.

Ainsi, pour former la déesse,
 L'amour aux charmes de Vénus
 Joignit la fleur de la jeunesse
 A l'attrait piquant des vertus.
 Tendre amour, tout ce qui respire
 Est sujet à tes douces loix,
 Et tout l'éclat de ton empire
 C'est Lolotte à qui tu le dois.

Par M. GRANGIER, avocat au parlement de Paris.



Quatrain à Mad. de Bleschamps.

ON ressent près de vous une ardeur immortelle.
 Auprès de vous fixé par vos appas,
 L'amour malheureux n'a point d'aile ;
 L'amour heureux ne s'en fert pas. *Par le même.*

T A B L E.

<i>Histoire des découvertes, &c.</i>	page 3
<i>Lettre aux Auteurs du Journal de Neuchatel.</i>	23
<i>Réponse.</i>	29
<i>Discours prononcé dans l'église métropolitaine d'Ausch,</i> <i>le 18 septembre 1781.</i>	41
T H É A T R E S.	
P I E C E S F U G I T I V E S.	
<i>Aux Espagnols du camp de Saint-Roch.</i>	65
<i>Épître à Zémire sur son départ de Genève.</i>	66
<i>Vers à mesdemoiselles S** & B****. &c.</i>	68
<i>Épître à Marie.</i>	69
<i>Avis.</i>	71
<i>Aux Editeurs du Journal de Neuchatel.</i>	73
<i>Réflexions sur les tableaux exposés au Louvre.</i>	76
<i>Couplets à Mlle. de Wismes.</i>	95
<i>Quatrain à Mad. de Bleschamps.</i>	96

N O U V E L L E S

P O L I T I Q U E S.

*Précis de ce qui s'est passé de plus intéressant en Europe
durant le cours de l'année 1781.*

LA guerre continue sur mer & en Amérique entre l'Angleterre d'un côté, la France, l'Espagne, les Treize-Etats-Unis de l'Amérique septentrionale & les Provinces-Unies d'Europe de l'autre. L'Espagne continue le siège de Gibraltar, & entreprend de plus celui du fort Saint-Philippe dans l'isle Minorque. La France couvre la mer de ses flottes, & envoie des forces de terre considérables en Amérique pour soutenir & défendre ses nouveaux alliés contre les Anglais qui s'efforcent de faire rentrer sous leur domination les habitans des Treize-Provinces-Unies. Les escadres françaises font essuyer de nouvelles pertes aux Anglais. Tabago est obligée de se rendre au comte de Grasse, & l'amiral Anglais Rodney n'ose attaquer avec vingt-deux vaisseaux de ligne le premier, mais se contente d'être tranquille spectateur de l'enlèvement d'une isle qu'il était appelé à défendre. Il s'empare de Saint-Eustache, isle appartenant aux Hollandais, mais qui était absolument sans défense au moment où il s'en approche avec sa flotte, y fait un butin immense qu'il partage avec le général Vaughan, & devient, par l'avidité qu'il fait paraître en cette occasion, l'objet de l'indignation publique. La république de Hollande, après avoir perdu le fruit qu'elle devait attendre de la confédéra-

Janvier 1782.

G

tion qui s'est formée dans le nord pour faire respecter les pavillons des puissances neutres, par la lenteur avec laquelle elle se met en état de défense, & donne de cette manière occasion aux Anglais de la détacher de cette confédération par une déclaration de guerre, semble enfin sortir de sa léthargie. Une de ses escadres, commandée par Zoutmann, sort du Texel, fait la rencontre d'une escadre ennemie, se bat contr'elle, & quoiqu'inférieure par le nombre des vaisseaux, rentre triomphante dans les ports de la république. Mais des divisions intestines empêchent encore la nation Batave de tirer parti d'un événement qui devait relever ses espérances, & la replongent dans sa première inaction. Les Provinces-Unies de l'Amérique continuent à combattre pour leur liberté & leur indépendance, aidées par les armées de la France; & ses flottes forcent une armée anglaise, sous les ordres du lord Cornwallis, à poser les armes & à se rendre prisonnière de guerre.

La confédération des puissances neutres pour la liberté des mers a acquis de nouvelles forces par l'accession de l'empereur & celle du roi de Prusse.

L'empereur se fait connaître au commencement de son règne par des ordonnances qui font voir combien il est digne de l'élévation à laquelle sa naissance l'appellait, tant par une connaissance exacte des prérogatives de sa couronne, que par la bonté de son cœur. Son édit en faveur de toutes les communions chrétiennes, celui en faveur des Juifs, prouvent sa bienfaisance. L'abolition de plusieurs ordres religieux annonce un prince éclairé sur ses vrais intérêts & ceux de la nation qu'il gouverne. En un mot, tout fait voir en lui un prince qui n'a d'autre but que celui de faire le bonheur de ses sujets.

La France a vu ses vœux accomplis par la naissance d'un Dauphin, & toute la nation témoigne par des

fêtes brillantes combien elle a d'attachement pour son souverain , & combien elle prend de part au bonheur d'un roi qui fait ses délices en prenant Henri IV , premier prince de la maison de Bourbon qui ait occupé le trône , pour son modele.

A L L E M A G N E .

Vienne. Le comte & la comtesse du Nord ont vu tout ce qui se trouve de remarquable en cette capitale ; ils ont visité les arsenaux , l'école nationale , les fabriques , la chancellerie , &c. Plusieurs savans ont été honorés de leur visite. Leur départ a dû avoir lieu le 8 janvier. Ils se proposaient d'aller à Venise passer le carnaval.

Le 2 décembre S. M. I. tint chapitre de l'ordre de la Toison-d'or ; & après avoir assisté au service divin , elle dîna en public avec les chevaliers. Le lendemain elle donna au duc Hercule III de Modene l'investiture des duchés , principautés & comtés qui relevent de l'empereur & de l'empire. Le duc était représenté par le marquis de Frosini , son envoyé extraordinaire , & par M. Mayer , conseiller & agent au conseil aulique.

L'archiduc Maximilien , grand - maître de l'ordre Teutonique , dans un voyage qu'il a fait dans les terres qui dépendent de cet ordre , a accordé à ses vassaux la remise de ce qu'ils devaient tant en argent qu'en bleds des années 1756 , 1763 , 1772 & 1778. Cette remise forme un objet de quatre-vingt-dix mille à cent mille liv.

S. M. I. a jugé à propos de supprimer dans ses états tous les couvens des ordres religieux qui menent une vie purement contemplative. En conséquence les chartreux & les camaldules doivent être supprimés. Cepen-

G ij

589922 A

dant cette suppression n'aura pas lieu dans les états autrichiens en Allemagne, mais en Hongrie, Italie & Pays-Bas. Leurs biens seront, à ce que l'on croit, vendus à l'enchère, & les sommes qui en proviendront seront remises à l'administration des biens des jésuites.

A N G L E T E R R E.

Londres. On a reçu au college de l'amirauté la relation de l'amiral Kempensfeld, sur la rencontre qu'il fit le 12 décembre de l'escadre française aux ordres de M. de Guichen, à laquelle il a eu le bonheur d'enlever quinze à vingt vaisseaux de transport, parce qu'heureusement pour lui, le convoi qu'elle escortait était en arriere & assez écarté pour qu'elle ne pût le défendre: sans quoi il n'aurait pu s'en emparer, puisque cette escadre se trouvait de sept ou huit vaisseaux de ligne plus forte que la sienne. Aussi, sentant l'impossibilité de combattre avec avantage, il a eu la prudence d'éviter sa poursuite par une prompte retraite, avec les prises qu'il avait faites sur elle,

La supériorité des ennemis dans les isles n'est point équivoque & cause les plus vives alarmes à nos négocians & planteurs, lesquels se sont réunis pour présenter une adresse au roi, aux fins qu'il plût à S. M. leur accorder les secours nécessaires pour empêcher que ces isles ne deviennent une conquête des Français. Cette adresse a obtenu le succès désiré. Le roi a ordonné que l'on prenne sur sa cassette l'argent nécessaire pour armer & habiller mille hommes de milice dans l'isle d'Antigues, & l'on croit que le général Clinton a reçu l'ordre de détacher deux mille hommes de la garnison de New-York, pour les envoyer aux isles du Vent & à la Jamaïque.

Les ministres cherchent, en attendant, à nous tranquilliser sur le sort de ces isles, en assurant que, lorsque l'amiral Rodney sera arrivé avec l'escadre qu'il doit

commander dans ces parages , nous aurons la supériorité sur les Français. Mais cette escadre n'a point encore quitté les ports du royaume ; & avant qu'elle soit rendue à sa destination , le comte de Grassie peut former des entreprises qui seraient très-préjudiciables à la nation.

Les nouvelles de l'Amérique septentrionale ne contiennent rien de neuf. En attendant , la prise de l'armée du lord Cornwallis a donné lieu à un grand changement dans le traitement qu'a éprouvé jusqu'ici le président Laurens. Il fut conduit le 31 du mois passé , accompagné du gouverneur de la Tour , chez le lord Mansfield , qui lui a annoncé qu'il allait être mis en liberté , s'il donnait une bonne caution , & s'engageait de comparaître dans six mois. M. Laurens ayant pris cet engagement & donné caution , fut aussi-tôt élargi , & reconduit chez lui accompagné de ses amis , entouré d'une nombreuse populace.

Les revers de la nation font que les séances du parlement sont fort orageuses. L'opposition ne cesse de blâmer la conduite des ministres , & de leur faire les reproches les plus durs.

On se flatte toujours d'une paix particulière avec la Hollande , opérée par la médiation de la Russie ; mais cette espérance est faible , si l'on fait attention à la position où se trouve actuellement la république des Provinces-Unies , & les risques qu'elle courrait si elle se détachait de la France dans le moment. Cette puissance , ayant mis garnison dans plusieurs possessions hollandaises pour les protéger contre nos entreprises , pourrait facilement s'en emparer , si cette république lui devenait suspecte.

F R A N C E.

Paris. Les tems affreux qu'on essuya en mer depuis le 20 du mois passé , ont forcé M. de Guichen

de rentrer à Brest avec son escadre & une partie de son convoi.

La nouvelle qui s'était répandue en Angleterre de la prise de la Barbade ne s'est pas confirmée. Au lieu de cette isle, le marquis de Bouillé s'est emparé de Saint-Eustache, & voici le précis de la relation qu'il donne de cet événement.

Ayant appris que la garnison de cette isle se gardait mal, que le gouverneur était dans la plus grande sécurité, & ayant connaissance d'un endroit de débarquement qui n'était point défendu, il partit le 15 novembre de Saint-Pierre de la Martinique avec trois frégates, une corvette & quatre bateaux armés, dans lesquels il avait mis environ douze cents hommes de débarquement, estimant ces forces suffisantes pour la réussite de son dessein s'il pouvait arriver de nuit. Il fit courir le bruit qu'il allait au-devant de notre armée navale, & s'éleva au vent de la Martinique: après avoir effuyé mille contrariétés par les vents, il arriva le 25 à la vue de cette isle. Le débarquement eut lieu pendant la même nuit. Mais divers contretens firent qu'à une heure avant le jour il n'y avait encore que quatre cents hommes à terre, sans que M. de Bouillé pût espérer en avoir un plus grand nombre. Trouvant cependant ses soldats remplis d'ardeur & de courage, il résolut d'attaquer. Il était quatre heures & demie du matin, & il se trouvait encore éloigné de deux lieues du fort & des casernes, lorsqu'il mit ses troupes en marche au pas redoublé. Après avoir fait les dispositions nécessaires, il envoya le comte de Dillon avec le détachement Irlandais qu'il commandait, droit aux casernes. Celui-ci surprit une partie de la garnison sur l'esplanade, faisant l'exercice, laquelle ne fut avertie du danger qu'elle courait que par une décharge qui fut faite sur elle à brûle-pour-

point ; & en tua plusieurs. Elle avait été trompée par l'habillement de ce corps. On surprit le gouverneur Cockburn dans le moment où il se rendait au lieu de l'exercice. Le chevalier de Fresne marcha droit au fort , où les ennemis se jetaient en foule , & arriva au moment où ils voulaient lever le pont-levis. M. de la Motte , étant parvenu à la tête de ce pont , fit faire une décharge sur les Anglais , qui abandonnerent les chaînes de ce pont , & il se jeta dans le fort , suivi des chasseurs de Royal-Comtois. Le chevalier de Fresne fit lever le pont après lui , & les Anglais qui s'y trouverent mirent aussi-tôt bas les armes. Ce fut alors que l'isle fut prise. Les Français n'ont eu dans cette expédition que dix hommes tués. Le nombre des Anglais au contraire a été très - considérable. Le marquis de Bouillé , après avoir loué la conduite des officiers & soldats qui servaient sous lui , a joint à sa relation l'état de la garnison & de l'artillerie de cette isle , composée de six cents soixante & dix-sept hommes & soixante-huit pieces de canons. On a trouvé dans cette isle la somme d'un million mise en sequestre jusqu'à la décision de la cour de Londres. Elle appartenait à des Hollandais , & le marquis de Bouillé la leur a fait remettre , après avoir exigé les preuves authentiques de leur propriété. On a encore trouvé environ seize cents mille livres appartenant à l'amiral Rodney & au général Vaughan , & autres officiers Anglais , provenant de la vente de leurs prises , dont on a fait faire un bloc pour être joint à ce que l'on pourra tirer de la vente de cinq à six bâtimens ennemis qui se trouverent en rade ; & le produit du tout sera partagé , conformément à l'ordonnance concernant les prises , entre l'armée & la marine. Le colonel Cockburn ayant réclamé la somme de deux cents soixante-quatre mille livres qui lui appartenait , M. de Bouillé

après avoir pris avis des officiers supérieurs qui se trouvaient avec lui , la lui a fait remettre aussi-tôt.

Versailles. Madame la comtesse d'Artois a été aux portes du tombeau par une fièvre maligne , précédée d'une fièvre cariatine du plus mauvais caractère. Le 28 du mois passé elle fut administrée : mais dès lors sa maladie a pris une tournure favorable ; & les fêtes qui avaient été interrompues , ont recommencé dès le 13 de ce mois.

P R O V I N C E S - U N I É S .

Amsterdam. Le tems est enfin venu où la république peut se promettre d'être en état de se venger efficacement des insultes qui ont été faites à son pavillon. On a lieu de croire que le printemps prochain elle aura soixante & dix-sept vaisseaux depuis soixante & dix jusqu'à vingt canons. Le vœu général est maintenant une prompte & solide alliance avec la France. La générosité & les égards que cette puissance n'a cessé de témoigner à la république depuis le commencement des hostilités avec l'Angleterre , la protection qu'elle a accordée à nos établissemens éloignés , méritent que nous nous mettions en état d'y répondre.

S U I S S E .

Neuchâtel. Pendant le courant de l'année 1781 , l'on a baptisé dans la principauté de Neuchâtel & Valangin six cents quarante-cinq garçons & six cents vingt-trois filles , en tout douze cents soixante-huit. Il y est mort dans le même espace de tems quatre cents cinquante-un mâles & quatre cents quarante-huit femelles , en tout huit cents quatre-vingt-dix-neuf. Parmi ces dernières , huit nonagénaires & une centenaire. Ainsi la population a augmenté de trois cents soixante-neuf. On y a béni deux cents quatre-vingt-sept mariages.

F . I . N .